

COMMISSION
DES
COMMUNAUTES EUROPEENNES

Bruxelles, le 1er mars 1978

Direction générale
de la recherche, de la science
et de l'éducation

Division
"Problèmes du secteur culturel"

LA CULTURE DANS L'EUROPE

Essai sur la dimension européenne de la culture

par

Geneviève LEJEUNE

Licenciée ès Lettres de l'Université de Strasbourg
Master of Sciences in Educational Communications de
l'Université d'Etat de New York
Diplômée de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes
Internationales de Genève
Stagiaire à la Division "Problèmes du secteur culturel"

"L' EUROPE
AVANT D' ETRE
UNE ALLIANCE MILITAIRE
OU
UNE ENTITE ECONOMIQUE
DOIT ETRE
UNE COMMUNAUTE CULTURELLE
DANS LE SENS
LE PLUS ELEVE DE CE TERME"

ROBERT SCHUMAN

PLAN

	<u>Page</u>
<u>INTRODUCTION</u>	4
<u>I. LA DIMENSION EUROPEENNE DE LA CULTURE</u>	
A. <u>"UN ETAT COMPOSE DE PLUSIEURS PROVINCES"</u>	
1. Le cadre géographique	12
2. Les groupes humains	13
3. La culture dans sa dimension européenne	16
B. <u>"L'UNION DANS LA DIVERSITE"</u>	
1. L'Europe, fruit d'apports divers	22
2. L'Europe, unité culturelle	31
<u>II. LA CULTURE DANS LA COMMUNAUTE EUROPEENNE</u>	
A. <u>"UNE POLIPHONIE CULTURELLE"</u>	43
B. <u>"L'HERITAGE DE LA NOBLESSE DU MONDE"</u>	77
1. Peut-on se passer de la culture ?	78
2. La culture, instrument de compréhension et d'union	80
3. Action communautaire dans le secteur culturel	83
<u>CONCLUSION</u>	96
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	100

INTRODUCTION

"L' EUROPE EST - NON PAS UNE ECONOMIE ET PAS ENCORE UNE ENTITE POLITIQUE -
MAIS UNE CULTURE MILLENAIRE."

Henri Brugmans

Tout, pour l'homme, a commencé avec la terre nourricière. Elle lui offrait ce dont il avait besoin pour vivre. Elle était le lieu de refuge, l'objet total et global d'identification. Après en avoir reçu les fruits, l'homme apprit à les produire; il se mit à cultiver la terre. La culture, c'était l'acte de collaborer avec la nature pour en tirer des fruits et c'était l'état nouveau de la nature arrachée à l'état sauvage par l'homme - et par l'homme seul - pour être haussée à un ordre supérieur où elle produisait suivant une intention, une volonté, une organisation.

Animal religieux, l'homme dut éprouver de la joie à la vue des fruits qui s'offraient à lui suivant son propre dessein de culture, joie sans doute semblable à celle qu'il éprouva lorsqu'il put se nourrir du produit de sa chasse. Il se mit à célébrer la mise en terre de la semence, à fêter la récolte. Des rites se dégagèrent peu à peu de ces actes symboliques par lesquels l'homme tentait d'aller au-delà des choses visibles, pour atteindre et s'approprier les forces secrètes au travail dans la nature et qui obéissaient si bien à son action propre. La culture biologique s'enrichissait d'une seconde dimension, celle des actes de célébration, des rites auxquels s'agrégeait tout ce qui dans la vie humaine avait une signification particulière : naissance, mort, mariage, construction d'une demeure, organisation progressive des rapports avec les autres, établissement de structures sociales. La culture, ensemble de croyances, de comportements, de connaissances, naissait au long des siècles. Ainsi, culture de la terre et culture des hommes allaient-elles de pair - la dimension sociale découlant de la nature apprivoisée, de la nature devenue servante de l'homme.

Une troisième dimension se greffe tout naturellement sur les deux premières : la dimension purement religieuse. La célébration des semailles et des récoltes, la signification donnée aux comportements sociaux, les rites mortuaires notamment, projetaient

dans la culture une lueur irrationnelle qui se diffusait vers l'infini.

En latin, le mot "cultura" récapitulait ces trois dimensions complémentaires. De la "agri cultura" - celle de la terre - avait émergé la "animi cultura" - celle de l'esprit. Et les deux se sont épanouies dans la "Dei cultura". "Cultura" ou "cultus": culture ou culte, l'homme y trouvait son identité. Dans l'univers tridimensionnel de la nature nourricière des corps, de la nature nourricière de l'esprit, de la nature divine maîtresse du destin, s'enracinait le sentiment d'appartenance de l'être humain à un système cohérent qui satisfaisait à la fois l'instinct, le sentiment et la raison. L'identité, à triple stratification intimement liée, offrait à l'homme un miroir dans lequel il se reconnaissait être personnel et être social, chaîne et anneau de la chaîne.

*

*

*

Génie inventif, à l'imagination multiforme et intarissable, l'homme devait produire autant de formes culturelles que le nombre des aires où ces formes prenaient naissance. Les expressions culturelles sont infinies, le phénomène est universel. Et, par un exceptionnel concours de circonstances, une grande variété de cultures surgit à travers les âges dans l'espace géographique européen qui, sur la mappemonde, ressemble à un "petit cap de l'Asie". Des "aires culturelles" multiples s'y manifestèrent. Des conquêtes et les migrations multiplièrent les processus d'acculturation entre ces aires.

Deux aires particulièrement intenses jouèrent un rôle majeur dans la diffusion et l'imprégnation d'éléments culturels communs : Athènes et Rome. L'explosion soudaine de l'esprit au Vème siècle avant Jésus-Christ, qui fit d'Athènes un diamant où se concentrait la haute potentialité de l'intellect, donna naissance à une culture dans laquelle les éléments universels - beauté, harmonie, rationalité, analyse logique, projection systématique - étaient prédominants. L'ordre intellectuel était né.

Rome s'en empara. Il le féconda de l'esprit d'organisation, dans la législation, les structures économiques, et les voies de communication.

L'empire d'Athènes et de Rome gagna lentement l'espace qui s'ouvrait devant lui sans barrière océanique. L'Europe en fut imprégnée profondément. C'est ainsi que les cultures de l'espace européen se coulèrent tout au long des siècles dans un moule commun, celui de la civilisation gréco-latine, sans pour autant perdre leurs caractéristiques propres. Que ce soit en Gaule, en Espagne, en Germanie, en Bretagne, en Dalmatie ou en Dacie et, plus tard, en Russie, en Pologne ou en Bulgarie, la double marque antique finit par sous-tendre les cultures locales comme la trame fixe le motif de la tapisserie.

Et cette structure bivalente - mélange de l'universel hérité de l'antiquité et du particulier venu du contexte tribal - s'est comme soudée à travers le phénomène religieux originaire des rives de la Méditerranée orientale. L'ordre spirituel judéo-chrétien complète et accomplit les deux autres; il en forme la clef de voûte.

Tous ces éléments sont indissociables quand on parle d'une dimension européenne de la culture. C'est là, si l'on peut dire, le "surmoi" européen qui se manifeste sur tout l'espace géographique du continent. Les "aires culturelles" multiples ont fini par former un "complexe culturel". Et ce sont les trois ordres intellectuel, structurel et spirituel qui en forment la trame. On est Allemand et non pas Espagnol, on est Bavarois et non pas Westphalien. Mais on est

aussi Européen et non pas Africain, Européen et non pas Asiatique. Les identités régionales, nationales et continentales se complètent et s'harmonisent comme les branches différenciées poussant sur un même tronc.

L'Europe a son identité propre. Il y a une culture dans l'Europe. Il existe une dimension européenne de la culture.

Ce phénomène est en péril. D'abord, parce qu'il est comme endormi dans la conscience collective européenne. Ensuite, parce qu'il y a banalisation, nivellement "a-culturel" à travers les mass-media. Il se diffuse, à travers les pays industrialisés notamment, une culture de masse que Mc Luhan est bien optimiste de considérer comme l'amorce d'une conscience collective universelle. Cette "culture" de masse est remarquable surtout par sa médiocrité, par son effort de réification de l'être humain, afin qu'il consume et se consume par "l'a-culture mécanique".

L'Europe a un héritage fabuleux à assumer. La présente génération doit le sauver et le préserver pour l'avenir : le porter vers l'avenir. Surtout à une époque où est née la notion de "droit à la culture". "Toute personne, dit la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté." (1948, art. 27). A condition que la communauté en ait une. Et que les membres de la communauté en aient conscience. Un effort intense et persévérant doit tenter de "conscientiser" à nouveau les peuples européens afin qu'ils redécouvrent leur identité culturelle commune et leurs identités culturelles complémentaires.

L'Europe, ou du moins une partie du continent, cherche à s'unir. Elle a progressé considérablement sur le plan économique. Si elle n'a pas réussi à percer sur le plan politique, c'est probablement dû au fait qu'il n'y a pas de sentiment collectif d'appartenance à un même complexe culturel. Il faut réveiller ce sentiment dans le

psychisme collectif européen. La réussite de l'unification politique est à ce prix. Une nouvelle entité politique, "l'Union Européenne", ne saurait naître sans le support essentiel de l'identité commune.

Cependant, vouloir chercher l'unité de l'Europe entre les Lowlands d'Ecosse et les jardins de l'Ile de France, entre les vallées de Bavière et les polders du Zélande, entre les estuaires d'Irlande et les golfes du Péloponnèse, entre le Gutland luxembourgeois et le Guadalquivir espagnol, entre Bruxelles et Lisbonne, Rome et Copenhague semble, à première vue, une contradiction. C'est là, cependant, la manifestation du phénomène de la diversité. Si unité il y a, ou si l'unité doit se réaliser dans cette Europe concrète, elle ne peut se faire que dans le respect de la diversité. N'est-ce pas dans la diversité de ses cultures régionales, qui toutes plongent leurs racines dans une civilisation commune, que réside la force de l'Europe et que se trouve précisément son génie ?

Réveiller, catalyser, féconder la conscience de cette unité profonde dans la richesse de sa diversité culturelle, telle doit être, à l'étape où elle se trouve, une des vocations premières de l'Europe et, en particulier, celle de la Communauté Européenne qui s'est engagée dans un processus d'unification à finalité politique.

La première partie de cette étude tentera de cerner les contours de la dimension européenne de la culture, plus particulièrement dans les apports originaux et diversifiés des pays qui constituent l'Europe et descendra jusqu'aux racines de son étymologie et aux sources secrètes qui ont alimenté, à travers l'histoire, les courants convergents dont est composé son potentiel d'union, de fédération. Face à de telles évidences, une question : "Que faire ? ". La deuxième partie essaiera de répondre à cette interrogation essentielle en situant l'analyse dans la perspective de la future Union Européenne, ce qui ne signifie nullement que la dimension européenne de la culture ne trouve ses racines qu'au sein des neuf pays qui constituent actuellement la Communauté Européenne.

I. LA DIMENSION EUROPEENNE DE LA CULTURE

	<u>Page</u>
A. "L'EUROPE EST UN ETAT COMPOSE DE PLUSIEURS PROVINCES" Montesquieu	12
B. "LA SEULE UNION CONFORME AU GENIE DE L'EUROPE, C'EST L'UNION DANS LA DIVERSITE" D. de Rougemont	22

A. "L'EUROPE EST UN ETAT COMPOSE DE PLUSIEURS PROVINCES" Montesquieu

	<u>Page</u>
1. Le cadre géographique	12
2. Les groupes humains	13
3. La culture dans sa dimension européenne	16

A. "L'EUROPE EST UN ETAT COMPOSE DE PLUSIEURS PROVINCES" Montesquieu

1. Le cadre géographique

Comparée aux autres continents, l'Europe géographique, que Paul Valéry a vue comme " un petit cap de l'Asie ", semble désavantagée par l'exiguïté de son espace et par sa relative pauvreté en ressources naturelles. Mal dotée, l'Europe ne l'est, pourtant, qu'en apparence. Le relief, la pénétration maritime, le climat ont, en effet, contribué à faire du plus petit des continents un ensemble à la mesure de l'homme, un lieu privilégié où le phénomène humain trouve réunies les conditions essentielles à son épanouissement.

L'Europe constitue un ensemble physique harmonieux où nulle forme ne domine vraiment, où tout se conjugue pour favoriser les échanges. Un littoral profondément échancré l'ouvre sur le monde. Des plaines longues et pénètrent les massifs montagneux, taillant des "portes de circulation" par lesquelles ont déferlé des vagues de peuplement et de civilisation. Des fleuves s'élancent à travers les régions les plus variées. Un régime de températures et de précipitations tempéré ... Une flore généreuse ... Deux gigantesques systèmes de chauffage : l'un apportant aux rives méridionales l'air réchauffé dans la fournaise du Sahara et attiédi par son passage sur la mer; l'autre régularisant les températures sur les régions occidentales grâce à la chaleur accumulée par les eaux dans le golfe du Mexique et transportée à travers l'océan par le gulf stream, vrai "don du ciel" pour les terres qu'il baigne. Et l'Europe en a la part royale. A cela, il convient d'ajouter l'orientation protectrice est-ouest des chaînes alpines et scandinaves.

Un continent, une multiplicité d'aspects : l'Europe est une et diverse à la fois. Une par l'équilibre de ses éléments naturels, diverse par une scène géographique étroitement compartimentée par le relief et la mer.

2. Les groupes humains

A l'intérieur de chacun de ces compartiments, semblables aux alvéoles d'une ruche, s'est enraciné un groupe humain et s'est développée une culture originale. "Vu d'avion, nulle part au monde le paysage ne paraît aussi intensément humanisé et à mesure d'homme. Et, bien qu'il n'y ait pas deux villes ou villages dont les plans puissent être superposés, il se trouve une certaine ressemblance dans leurs complications : une unité paradoxale, non faite d'uniformité mais de variétés, de formes épousant toutes la nature avec un égal goût affectif, une égale intelligence respectueuse, une égale manière d'être." (1)

Dissserter sur l'Europe, c'est inlassablement mettre l'accent sur sa diversité apparente, sur l'unité profonde qui la sous-tend. Mais aussi sur une certaine incohérence des frontières née des vicissitudes de l'histoire.

Au cours de la 49^{ème} Session des Semaines Sociales de France, intitulée "L'Europe des Personnes et des Peuples", Joseph Folliet s'exprimait en ces termes :

"L'une des originalités les plus essentielles de l'Europe et de sa civilisation, n'est-ce pas l'admirable réseau de ses diversités, un apparent désordre et un ordre subtil, un labyrinthe où l'étranger se perd avec joie, où l'indigène se retrouve avec facilité, un maquis d'ethnies, de nations et de cultures ? Qu'un Monégasque ne soit pas français, ni un habitant de Saint-Marin italien, ni un fils de Liechtenstein autrichien ou suisse, qu'un Ecossais ou un Gallois refuse de se dire anglais, que Cargèse, en Corse, demeure un flot d'hellénisme en marge de l'île de Beauté et que de semblables flots, survivants de la Grande Grèce, persistent dans la farouche Calabre que les Wallons, les Flamands, les Basques, les Catalans, les Irlandais et les Bretons luttent pour conserver le droit de prier Dieu dans leur langue maternelle,

(1) Basile J., Les Atouts de l'Europe, p. 20.

voilà qui déconcertera toujours l'étranger et voilà pourtant qui est l'Europe, terre des marqueteries géographiques et spirituelles, terre des quadrillages déterminés par les intersections du sol et du temps, des ethnies, des classes, des états de vie." (1)

Guy Héraud, pour sa part, se montre moins indulgent à l'égard du rôle de l'histoire dans le morcellement de l'Europe en cellules qui trop souvent fragmentent une même communauté culturelle :

".... l'histoire a mutilé les ethnies, disloqué les ensembles linguistiques, imposé des solidarités ou des barrières contre-nature. Que l'on regarde les Etats européens actuels et l'on constatera qu'il n'en est pour ainsi dire pas un seul qui ne morde sur des groupes étrangers ou ne soit lui-même victime de tels empiètements." (2)

Et l'auteur de citer l'exemple de la Wallonie que tout disposait à faire partie de la France mais qui en a été exclue par Waterloo et le veto anglais : "autant d'obstacles purement historiques, c'est-à-dire proprement absurdes au regard de la réalité ethnique et de tout autre critère rationnel." (3)

N'est-il, cependant, pas vain de remuer les cendres de l'histoire, fût-ce celles de 1814 ou de tout autre événement, en un mot d'intenter un procès pathétique au passé ? Si un enseignement peut en être tiré pour le futur, le présent ne saurait en être modifié. Le croire relève sans doute de la chimère, car "malgré les apparences, aucune marche arrière n'est possible dans le mouvement de la vie ... l'histoire n'est qu'une longue sédimentation." (4)

Ainsi, forte de l'héritage d'hier, l'Europe d'aujourd'hui est le fruit de fusions et de divisions qui ont permis l'apparition de nouvelles diversifications, d'ethnies caractérisées par des parentés biologiques, des similitudes linguistiques et culturelles. Il est, cependant, essentiel que, par delà ces parentés et ces similitudes,

(1) Semaines Sociales de France - 49ème Session - Strasbourg 1962 - p. 118 - 119.

(2) Héraud G., L'Europe des Ethnies, p. 32.

(3) Idem op. cit., p. 32.

(4) Pelt J.M., L'Homme Re-Naturé, p. 136.

chaque pays garde, selon le mot de Valéry, "cette inimitable saveur que l'on ne trouve qu'à soi-même".

Denis de Rougemont abonde dans le même sens lorsqu'il écrit :

"Celui qui veut participer de la culture européenne doit s'intégrer d'abord à une communauté, qui a transmis cette culture et qui lui donne ses conditions de réalité, de création, de signification. Le but final de la culture est, en effet, de donner un sens à la vie de plus d'hommes et, d'abord, de chacun de nous - et ce sens ne peut être abstrait. De même que l'on ne peut devenir un Suisse en général, mais seulement si l'on est d'une commune, de même on ne saurait être un bon Européen, un bon participant de cette unité grandiose dans la richesse de ses diversités qu'est la culture européenne, si l'on n'est pas d'abord de quelque part. " (1)

Etre de quelque part, avoir ses raisons au sein d'une communauté - qu'elle soit villageoise, citadine ou autre - est un besoin fondamental de l'homme. Si fondamental que, lorsqu'il lui arrive de décliner son lieu de résidence, il ajoute presque malgré lui : "Je vis à X. mais je suis originaire de Z." ou encore : "Je suis Français, de M.". L'appartenance à un noyau communautaire est pour l'être humain source d'équilibre, de force, d'enrichissement réciproque, pour autant qu'elle soit exempte de xénophobie - ce qui implique déjà une certaine connaissance de soi, la capacité de se situer par rapport aux autres.

"On peut connaître tout, excepté soi-même", écrivait Stendhal. Il est pourtant essentiel d'y tendre inlassablement pour mieux comprendre et accepter les autres dans ce qu'ils ont de différent, d'unique. "Connais-toi toi-même", le précepte socratique bien connu reste, ainsi, brûlant de vérité pour l'individu comme pour la collectivité que forment les Européens. Mais, pour atteindre la voie exigeante de l'union,

(1) Rougemont D. de, Fédéralisme Culturel, p.20

ne faut-il pas accepter d'emprunter les sentiers ardues de l'autocritique et de la tolérance mutuelle ? La réussite de l'Europe est aussi à ce prix. Jean Rey disait : "Construire l'Europe, c'est un peu comme construire une cathédrale gothique. La première génération sait qu'elle ne verra jamais l'oeuvre achevée; mais elle continue son travail". C'est dire que, si la tâche est de longue haleine, elle représente la quintessence des visions politiques nées sur le continent européen et mérite de ce fait d'être poursuivie.

Au Congrès de La Haye, en 1948, Winston Churchill formulait le voeu de "voir le jour où une Europe sera formée d'hommes et de femmes qui se sentiront autant européens que citoyens de leurs pays respectifs et qui, où qu'ils aillent dans ce vaste territoire, pourront penser véritablement : "Ici, je suis chez moi !". "Ce jour-là, chacune des nations constitutives de la Communauté Européenne aura appris à dépasser ses querelles intestines, à accepter pleinement ses partenaires pour s'atteler ensemble à la réussite de l'Europe. Car, selon le mot de Jean Monnet, "ce n'est pas l'addition des souverainetés nationales qui peut créer une entité" mais l'effort des hommes. Les Européens sauront-ils, au niveau des plus hautes instances, le comprendre à temps ? Comprendre que la richesse de l'Europe, c'est sa diversité. Et que sa force, c'est la dimension communautaire de sa culture.

3. La culture dans sa dimension européenne

Dans un programme de travail intitulé "Recherche, science et éducation, Information scientifique et technique", présenté à la Commission des Communautés Européennes le 23 mai 1973, le Professeur Ralf Dahrendorf, alors l'un des Commissaires, écrivait : "La multiplicité des traditions et expressions de la vie culturelle constitue un devoir pour les institutions régionales, nationales et européennes. La Communauté

peut contribuer directement au développement de la construction européenne en faisant percevoir la dimension européenne de la culture (p. 6).

Dimension européenne de la culture. L'expression n'est pas due au hasard. D'autres appellations avaient, avant elle, tenté de saisir la réalité européenne. Il en est ainsi de la "culture européenne" qui évoquerait plutôt un absolu, une généralité et une uniformité qui n'existent heureusement pas. L'expression "modèle européen de culture" présente, elle, une connotation normative difficilement acceptable - en particulier, par une jeunesse orientée vers l'universalisme. Quant à l'expression "identité culturelle de l'Europe", elle semble privilégier les ressemblances au détriment des différences qui non seulement justifient tout dialogue mais encore le rendent fécond. Or, le dialogue ne repose-t-il pas, à la fois, sur un degré de ressemblance qui permet de se comprendre et sur un degré de différence qui permet de s'enrichir mutuellement ? Tout bien pesé, l'expression "dimension européenne de la culture" est forte de la dialectique du ressemblant et du différent. La nuance est insignifiante en apparence; elle est essentielle dans son fondement.

De ce fait, la dimension européenne de la culture n'appelle pas une définition, mais, davantage, une sorte de recensement et une analyse des différences autant que des ressemblances. Elle se veut, aussi, ouverte sur l'avenir; c'est-à-dire, sur les mutations qui ne manqueront pas de marquer la culture.

La dimension européenne de la culture recueille et équilibre tant les apports originaux de chaque variante nationale ou régionale que les éléments culturels communs qui se retrouvent dans tous les pays et dans toutes les régions de la Communauté.

Or, la prise de conscience d'une entité globale européenne procédant d'entités nationales fragmentaires ne pourra se faire qu'à travers la manifestation des cultures européennes dont l'ensemble forme l'étonnante et grandiose civilisation européenne. Il s'agit, pour l'Européen, de découvrir les traces, la sédimentation que

L'histoire a déposée en lui et dont son identité est issue. Ainsi, l'Europe n'est-elle pas une abstraction mais une part vivante en chacun des habitants de ce continent privilégié. Elle est le fruit mûr d'un long cheminement des faits et des esprits.

L'Europe s'inscrit dans la logique des événements de notre époque, après que les siècles précédents eurent tissé la toile de fond sur laquelle se dessine le grand fait de l'intégration d'éléments à la fois uns et divers, opposés et complémentaires.

Berceau de la civilisation et du monde moderne, l'Europe, pourtant, s'essouffle face aux défis du futur.

"Ce qui se passe maintenant en Europe est insalubre et étrange. Les commandements européens ont perdu leur vigueur sans que l'on en perçoive d'autres à l'horizon. L'Europe, dit-on, cesse de commander. Mais l'on ne voit guère qui pourrait lui être substitué. Par Europe, on entend, avant tout et surtout, le groupe France, Angleterre, Allemagne. C'est dans la région du globe qu'occupent ces trois puissances qu'a mûri le mode d'existence humaine conformément auquel s'est organisé le monde. Si, comme on le prétend, ces trois pays sont en décadence et si leur programme de vie a perdu sa force, il n'est point étonnant que le monde se démoralise." (1) Il semble urgent de faire prendre conscience aux nations associées à la plus grande entreprise politique de ce siècle que leurs vieilles cultures, encore que bien distinctes les unes des autres, possèdent néanmoins des éléments communs fondamentaux qui font qu'on est Européen et non pas Asiatique ou Américain. Riche de l'ordre intellectuel et juridique remontant à l'antiquité gréco-latine, l'Europe des temps passés doit à tout prix être préservée pour les temps à venir.

Dans cette perspective, le rôle de la culture est évidemment immense. En effet, chaque société est une culture et a une culture. Un lien si étroit les lie l'une à l'autre que, lorsque la société est malade, sa culture peut aussi l'être. La réciproque est si vraie que, coupée de la société, la culture tend à perdre sa créativité. Cette "culture anémiée" puise alors sa substance hors des grands courants de la vie. Une culture en état de crise n'est que le reflet de la crise

(1) Ortega y Gasset J., La Révolte des Masses, p. 161.

du fondement même de cette culture; c'est-à-dire, de la société qui en est le support. De ce fait, une définition "large" de la culture s'impose.

Si, dans son langage poétique, Aragon fait de la culture "un trésor pour promouvoir l'homme", T.S. Eliot la définit simplement comme ce qui rend la vie digne d'être vécue. En effet, la culture "est ce qui donne un sens à l'existence, au travail comme aux loisirs, et aux relations entre les hommes. Elle n'est pas seulement un héritage à conserver mais une commune manière de vivre et de créer, en accord avec une conception générale de l'homme, de sa dignité et de sa destinée".(1)

Aller à la dimension européenne de la culture, ce n'est pas s'éloigner de la culture de son pays ou de sa région. Bien au contraire. Car le chemin qui conduit vers les autres passe forcément par soi-même ... S'agissant de culture, l'élargissement n'implique-t-il pas l'approfondissement jusqu'aux racines qui plongent dans le terreau européen, où repose l'inconscient collectif dont se nourrit tout Européen ? Faire prendre conscience à chacun du fait de la multiple allégeance - cité, province, pays, Europe - constitue la richesse de la personnalité de l'Européen - et non pas un appauvrissement de l'identité nationale. Le rôle imparti à la dimension européenne de la culture, c'est, précisément, de contribuer à l'éveil de cette conscience.

Il est donc essentiel d'apprendre à connaître ses racines pour comprendre que nous, Européens, nous ne sommes que les branches nourries de la sève millénaire d'un seul et même arbre. Des branches diverses, un tronc commun. Des pays divers, une origine commune. La diversité dans l'unité. C'est cela l'Europe. Or, vouloir construire l'Europe à partir de l'économique seul, c'est l'enfermer dans une impasse; c'est la condamner à terme, pour la simple raison qu'on ne saurait dissocier une partie de son ensemble sans lequel elle perd, à vrai dire, sa raison d'être et risque de s'épuiser dans ses contradictions et sa coupure. Il s'agit là d'une loi quasi universelle. Coupée du tronc, une branche ne peut survivre. Dissocié de la conscience culturelle profonde,

(1) Bulletin du Centre Européen de la Culture, août-sept. 1956, p. 4.

Le projet réducteur d'unification économique est livré indéfiniment aux déchirements de ses contradictions internes. C'est un tissu certes vivant mais retranché de l'organisme nourricier et que l'on sustente artificiellement.

L'Europe ne trouvera force et voie que si les richesses de sa culture sont exploitées conjointement à celles de son économie. Car, tout comme l'homme, l'Europe ne peut vivre que de pain.

Le problème qui se pose aujourd'hui est de savoir si la culture, enrichie d'apports nouveaux, sera capable d'orienter l'essor industriel effréné vers un devenir plus harmonieux de l'homme et de la cité. En d'autres termes, la civilisation proto-industrielle est-elle compatible avec les aspirations profondes de l'homme à la beauté, à l'harmonie, au bonheur ? Une question fondamentale en découle : celle du contenu que l'Europe voudra donner à son intégration. L'Europe sera-t-elle, en effet, capable de concevoir son existence autrement qu'en termes économiques ? Sera-t-elle capable d'interroger son oeuvre et de se définir à nouveau par rapport aux grandes sources qui ont alimenté son devenir historique, par rapport aux leçons qui se dégagent de son puissant passé ? Une prise de conscience en profondeur de la dimension européenne de la culture permettrait à l'Europe de s'engager sur une voie nouvelle. L'avenir est entre les mains des Européens.

B. "LA SEULE UNION CONFORME AU GENIE DE L'EUROPE,
C'EST L'UNION DANS LA DIVERSITE" D. de Rougemont

1. L'Europe, fruit d'apports divers
2. L'Europe, unité culturelle

B. "LA SEULE UNION CONFORME AU GENTE DE L'EUROPE, C'EST L'UNION DANS

LA DIVERSITE"

D. de Rougemont

1. L'Europe, fruit d'apports divers

La richesse de l'Europe, c'est sa diversité. L'apprécier, ce n'est pas pour autant méconnaître l'unité foncière du continent européen. En effet, l'Europe est avant tout une donnée géographique dont l'unité est inscrite dans sa topographie même. C'est grâce à sa configuration et à sa dimension topographiques et à partir d'elles que s'est constituée l'Europe vivante de l'histoire.

Mais comment le potentiel s'est-il transformé en une réalité existentielle ? Un retour aux lointaines origines de l'Europe ne s'avère pas inutile, car tout rappel du passé n'est-il pas en même temps un appel passionné à l'avenir ? A commencer par l'étymologie qui, souvent, mène jusqu'à la source des choses. S'interroger sur l'origine d'un nom propre, c'est tenter de découvrir l'un des moments privilégiés d'une existence, celui de la naissance; c'est parfois déchiffrer l'un des messages essentiels du code génétique collectif.

Différentes hypothèses sont avancées quant à la signification du mot "Europe".

Est-ce l'hébreu "Ereb", coucher du soleil, occident, en opposition à "Açu" (Asie), lever du soleil, orient ? Est-ce l'épithète homérique de Zeus "Euruope", qui voit au loin ? L'une des trois mille Océanides ou la princesse de Tyr séduite et enlevée par Zeus métamorphosé en taureau qui l'emmena en Crète ? Mythe sémite et grec, Europe garde le secret de son étymologie.

Déjà au Vème siècle av. J.C., Hérodote s'interrogeait sur l'origine de ce terme. Il lui semblait curieux que les Grecs aient dénommé ainsi une terre que la Tyrienne Europe, qui était de naissance asiatique, n'avait jamais visitée. N'y trouvant aucune réponse,

il accepta avec philosophie le nom établi par la coutume. On pourrait s'étonner que l'immense popularité de Japhet, un des trois fils de Noé, qui avait reçu en partage l'Europe, alors que Cham avait obtenu l'Afrique et Sem l'Asie, ne se soit pas matérialisée dans la dénomination du continent : "Cette tradition étant celle de la chrétienté, la logique eût voulu que notre continent fut nommé Japhétie plutôt qu'Europe." (1)

Tenter de déceler de quelle manière le nom d'Europe s'est étendu à tout le continent, c'est se situer dans une perspective sémitique, phénicienne ou grecque.

Les Phéniciens "découvrirent" l'Europe grâce au commerce et à la piraterie. Les navigateurs utilisaient la position des terres continentales pour s'orienter en Méditerranée : l'Asie à l'est, l'océan à l'ouest, la Lybie au sud et l'Europe au nord. "Il est certain qu'aux yeux des Asiatiques, Phéniciens, Assyriens, Egyptiens, la péninsule hellénique, avec tout ce qu'il y avait derrière elle, était le pays du couchant, de la nuit et du nord. Cette évidence géographique appuiera toujours l'opinion qui donne au mot Europe une origine sémitique, phénicienne. Et l'histoire, à son tour, appuiera toujours la géographie." (2)

Aux yeux des Grecs, l'Europe, et sa terre ferme, s'opposait à leurs îles et presque îles. C'est un Grec, Hippias d'Elis, grand érudit du temps de Socrate et inventeur supposé de la mnémotechnie, qui aurait nommé les deux continents "Asie" et "Europe". "La première Europe, c'est le monde grec et son extension progressive au nord-est et à l'ouest de la Méditerranée. Aussi peut-on dire que les Hellènes ont à la fois inventé et découvert l'Europe." (3)

La découverte progressive de l'Europe par les Européens se fit dès le VIII^{ème} siècle avant notre ère par l'expansion grecque dans la partie septentrionale de la Méditerranée. Le rôle de la Grèce antique a été fondamental : les valeurs spirituelles et matérielles qu'elle défendit marquèrent en profondeur toute la civilisation de l'occident. Mais,

(1) Rougemont D. de, Vingt-Huit Siècles d'Europe, p. 26

(2) Reynold G. de, La Formation de l'Europe, t. 1, p. 116

(3) Idem op. cit., p. 118

en 146, la destruction de Carthage rendit les Romains maîtres du monde méditerranéen. En deux siècles, ils édifièrent leur empire. Gonzague de Reynold résume ainsi ces deux périodes : "Les Grecs, ces marins, ont découvert l'Europe de l'extérieur, par les côtes. Les Romains, ces soldats, vont achever de la découvrir de l'intérieur, par les terres Les Grecs ont tracé le contour de l'Europe. Ce cadre, aux Romains de le remplir. Les Grecs ont colonisé. Les Romains vont, eux, conquérir." (1) En effet, les Romains ne se sont pas cantonnés, comme l'avaient fait les Grecs, à la sphère méditerranéenne. En franchissant les Alpes, ils ont, tout au long de leur progression vers le nord, apporté aux vaincus une civilisation imprégnée de culture grecque mais ont aussi injecté le latin dans presque toutes les langues, tandis que leur droit pénétrait partout et que leur art s'imposait jusqu'aux limites de l'Empire. Avec Rome, l'Europe sort de l'ombre. Elle naît. "Si l'Europe fut le germe de l'Europe... l'empire romain en a été la matrice." (2)

Si les apports grec et romain constituent le fondement du phénomène européen et marquent ce dernier d'une empreinte indélébile, il y a un commun dénominateur qui en forme le principe unifiant : c'est le christianisme venu des terres lumineuses et dépouillées du Levant.

"L'Europe est le produit de traditions diverses nouées en gerbe par le christianisme.

Née dans un petit peuple du Proche-Orient et prolongeant ses courants prophétiques, la révélation chrétienne se répand rapidement dans un monde où tout ce qui pense ne saurait le faire qu'en termes et en concepts élaborés par l'hellénisme. La foi chrétienne va donc parler grec elle aussi. Mais son discours assemble un peuple de fidèles et suscite une communauté. Celle-ci réclame un cadre et des institutions. Or, au plan politique et social, c'est le monde romain qui existe seul en Occident et à ce moment. L'Eglise va donc s'organiser dans les structures de l'Empire, comme sa doctrine s'est formée dans les catégories de la dialectique grecque.

(1) Reynold G. de, La Formation de l'Europe, t. 1, p. 151.

(2) Voyenne B., Histoire de l'Idée Européenne, p. 23.

Le venue du Christ et son message ont ainsi provoqué la combinaison imprévisible de trois traditions inégales : Athènes, Rome et Jérusalem." (1)

Ainsi, à chaque étape de son histoire, l'Europe s'est redéfinie et a enrichi sa culture. C'est par rapport aux trois sources essentielles que Paul Valéry définit l'Européen :

"Je considérerai comme européen tous les peuples qui ont subi au cours de l'histoire les trois influences que je vais dire.

La première est celle de Rome (la seconde, celle du christianisme Voici déjà un Européen presque achevé Un seul juge pour le temps, un seul juge dans l'éternité (Mais) ce que nous devons à la Grèce est peut-être ce qui nous a distingués le plus profondément du reste de l'humanité. Nous lui devons la discipline de l'esprit Nous lui devons une méthode de penser qui tend à rapporter toutes choses à l'homme

Telles m'apparaissent les trois conditions essentielles qui me semblent définir un véritable Européen, un homme en qui l'esprit européen peut habiter dans sa plénitude Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs est absolument européenne." (2)

*

*

*

(1) Rougemont D. de, "Culture Commune des Européens", Europa Aeterna, t. 3, p. 124

(2) Valéry P., Variétés I, dans Rougemont D. de, Vingt-Huit Siècles d'Europe, p. 334.

Cependant, définir l'Europe uniquement par ces trois sources, Athènes, Rome et Jérusalem, c'est omettre d'autres apports non négligeables, comme en témoignent les influences germaniques, celtiques, arabes C'est amputer l'Europe d'éléments culturels certes secondaires mais, cependant, nettement perceptibles pour l'observateur attentif du phénomène européen.

Commencée avant le Vème siècle, l'installation des Barbares dans l'Empire se déroula de manière très progressive; elle ne ressembla en rien à l'occupation arabe en Afrique et en Espagne. Leur petit nombre, peut-être un vingtième de la population totale de l'Empire, explique sans doute la rapidité avec laquelle ils ont adopté la langue et la religion des Romains. Dès le Vème siècle, en effet, lois, édits et correspondances furent rédigés en latin. De son côté, la langue latine ne manqua pas de s'enrichir de mots germaniques relevant notamment des domaines de la guerre, des institutions, de la vie quotidienne telle est aussi l'origine des différents parlers "romans". Si le droit, l'architecture, la médecine dans leur forme romaine, mais surtout utilitaire, séduisirent les Barbares, ils ne comprirent pas l'intérêt de la culture antique prise dans sa globalité. Et c'est grâce à l'Eglise, qui l'adapta à des fins spirituelles, que fut sauvé ce qui restait de l'héritage gréco-latin. La synthèse des formes antiques et des éléments barbares donna cependant naissance, notamment en Gaule, en Espagne, et plus particulièrement en Angleterre, à des formes artistiques nouvelles, génératrices de l'art médiéval en Occident.

Certains peuples d'Europe ont été soumis plus que leur voisins à la pénétration germanique; mais tous en ont, d'une manière ou d'une autre, subi incontestablement l'influence. "Si les invasions barbares n'avaient pas eu lieu, si les peuples germaniques n'avaient pas réussi à briser le joug romain il n'y aurait pas eu cette lutte magnifique ni cet ample développement de l'esprit humain au sein de ces nouvelles nations. Et cependant, c'est justement cette richesse, cette diversité qui fait de l'Europe ce qu'elle est, qui lui donne l'avantage d'être le siège le plus favorable de la vie et de la culture de

L'Humanité." (1)

*

*

*

Si les Barbares se sont implantés en Europe et ont enrichi la civilisation gréco-latine d'apports nouveaux, c'est d'une influence finalement interne dont il s'agit. Il y a un autre apport qui est venu de l'extérieur et qui est demeuré externe, sauf, dans une certaine mesure, en Espagne, c'est l'apport de la culture islamique. Apport non négligeable.

L'expansion foudroyante de l'Islam est un cas unique en histoire. Jamais religion intimement greffée sur une civilisation ne s'était propagée avec une telle rapidité : en moins d'un demi-siècle, elle s'étendait des confins de l'Asie aux rivages de l'Océan Atlantique. L'importance des résultats n'était en rien proportionnelle au nombre des conquérants. On s'est posé la question de savoir pourquoi les Arabes, dont le nombre n'était guère supérieur à celui des envahisseurs barbares, n'ont pas été absorbés comme eux par les populations de civilisation supérieure qu'ils ont dominées. "Il n'est qu'une réponse et elle est d'ordre moral. Tandis que les Germains n'ont rien à opposer au christianisme de l'Empire, les Arabes sont exaltés par une foi nouvelle. C'est cela et cela seul qui les rend inassimilables. Car, pour le reste, ils n'ont pas plus de préventions que les Germains contre la civilisation de ceux qu'ils ont conquis." (2)

(1) Schlegel F. von, Vorlesungen über die neuere Geschichte, dans Rougemont D. de, Vingt-Huit Siècles d'Europe, p. 222.
(Friedrich von Schlegel - 1772-1829 - publia la première revue européenne du XIXème siècle, "Europa").

(2) Pirenne H., Mahomet et Charlemagne, p. 91.

La conquête arabe s'accompagna d'un important rayonnement intellectuel. L'Islam non seulement enrichit la culture occidentale d'apports nouveaux, en médecine et en sciences notamment, mais contribua encore à ramener l'Europe à ses "sources culturelles les plus anciennes". Les Musulmans, en effet, recueillirent les textes et les commentaires de la pensée grecque, surtout aristotélicienne, et les transmirent à l'Occident, après les avoir enrichis de leurs contributions originales. Ce faisant, ils travaillèrent "puissamment à un retournement de la pensée, qui eut une large part dans la formation de l'esthétique gothique, à la fin du XIIème siècle. Puis, en amenant Byzance à sa perte, (ils provoquèrent), par un involontaire contre-coup, l'émigration en Occident de penseurs qui tentèrent d'y ramener la philosophie hellénique, cette fois surtout platonicienne : par là, (ces derniers) donnèrent à la Renaissance et à l'art classique une direction très déterminée en les assujettissant au culte du Beau idéal." (1)

Les traditions arabes, pour leur part, s'implantèrent tout particulièrement en Espagne. La réputation de centres tels que Cordoue, Séville, Tolède, y attirait les intellectuels des nations occidentales. Dans maints domaines, l'apport musulman à la civilisation européenne est notoire. Ainsi, le prestige dont jouissait en Europe la médecine arabe persista longtemps après le Moyen Age. Dans plusieurs universités européennes, les oeuvres des grands médecins de l'Islam firent partie de l'enseignement médical jusqu'au XVIIIème siècle. Les médecins islamiques firent, sans aucun doute, progresser l'art médical en classifiant méthodiquement les éléments épars de la médecine grecque, en identifiant plusieurs maladies nouvelles, y compris certains cancers, en organisant la pharmacie ...

Les Arabes ont encore excellé dans d'autres sciences. Ils ont légué à l'Europe leurs chiffres et leur système de numération, la notion du zénith et du nadir, l'usage pratique de l'aiguille aimantée dans la navigation, la noria et les moulins à vent, les procédés de la

(1) Huyghe R., L'Art et L'Homme, t. 2, p. 118.

fabrication du papier, les industries de la soie, du coton, du velours, des mousselines, teintureries, maroquineries, selleries ... Les cuirs se travaillaient à Cordoue à la manière arabe : le nom du cordonnier en est dérivé. Quant à l'agriculture, elle avait connu un plein essor grâce aux techniques romaines d'irrigation. Par l'entremise des Arabes, de nouveaux légumes furent importés de l'Orient musulman et en ont conservé l'appellation, tels l'artichaut, l'aubergine, l'épinard; des fruits aussi, le pêcher venu de Perse, l'abricotier, longtemps nommé "prunier de Damas", de Syrie, le café enfin, qu'ils importaient d'Ethiopie...

Si le vocabulaire arabe employé dans les langues espagnoles et italiennes est relativement important, il se limite, en français, à quelques centaines de mots. On le retrouve dans des domaines aussi différents que la musique (luth, timbale), les jeux (échecs), les chevaux (alezan, haras) ...

Reste l'apport musulman à l'architecture occidentale, tel que l'emploi systématique des formes maures (certaines églises de Tolède en sont une belle illustration), l'arcature en fer à cheval, le goût pour les pierres alternativement foncées et claires que l'on retrouve en Bourgogne ...

"C'était pour le triomphe de l'Islam que les armées arabes avaient conquis quelques-uns des plus beaux empires de la terre. Le succès, inouï, nourrissait la conviction des plus tièdes : le musulman, contrairement au chrétien qui trouve dans l'épreuve un moyen de renforcer sa foi, a besoin de la réussite. Elle seule prouve l'alliance divine." (1)

Avec l'Islam, un nouveau monde s'était introduit sur les rivages méditerranéens. Et, en se retirant d'Europe, repoussé par la force comme un élément allogène, il a néanmoins laissé une sédimentation culturelle non négligeable aux effets permanents.

*

*

*

(*) Roux J.P., L'Islam en Occident, p. 79.

Ces apports divers ont non seulement enrichi le patrimoine culturel de l'Europe mais ont contribué à façonner son "être".

Denis de Rougemont résume de la manière suivante l'étape de formation de l'Europe :

"De l'aurore des civilisations jusqu'à l'Empire d'Alexandrie, on peut bien dire avec Valéry que "tout est venu à l'Europe" : population, alphabet, droit, cosmogonie (mythe de la création et astronomie), c'est ce que symbolise le mythe de l'enlèvement d'Europe

Le peuplement de l'Europe s'est produit à partir du Nord (Scythes, Doriens, Indo-Européens), de l'Anatolie et du Caucase (par le Vardar et le Danube) et de l'Egypte (par le sud de la Méditerranée, puis le Rhône).

Enfin, le droit est apporté aux Grecs par Solon, après ses voyages en Egypte, l'astronomie est importée de Babylone. Et tout cela fait le "Monde Antique".

Puis "viennent" à l'Empire romain les religions du Proche-Orient et le christianisme.

Puis viennent les peuplades germaniques, descendant du Nord-Est, qui apportent jusqu'en Ibérie leur droit communautaire.

Puis viennent de Bagdad par l'Afrique les Arabes, qui nous apportent l'aristotélisme, l'algèbre et bien plus que cela : le concept de l'amour-passion, sa mystique et sa rhétorique, qui vont influencer profondément nos manières de sentir et de rêver, à travers la poésie des troubadours et le roman celtique

On peut voir dans cette révolution du sentiment la dernière phase du mouvement "vers l'Europe", le dernier grand apport de l'extérieur."(1)

"Tout est venu à l'Europe et tout en est venu, ou presque." écrivait Paul Valéry de réceptrice, l'Europe se métamorphose en émettrice de découvertes et d'inventions, de croyances et d'idées deux phases complémentaires qui ont pour résultat la culture de l'Europe, de toute l'Europe, tant il est vrai qu' "une culture ne saurait être définie

(1) Bulletin du Centre Européen de la Culture, "L'Europe et ses Intellectuels", hiver 75-76, p. 7.

par des bornes-frontières et un cordon douanier mais seulement par son contenu vivant, par la cohérence de ses principes et par sa force de rayonnement." (1)

2. L'Europe, unité culturelle

Pierres vivantes du même édifice, les pays d'Europe se sont abreuvés aux mêmes sources.

L'Europe, unité physique et culturelle, ne peut, de ce fait, se satisfaire d'être réduite à l'état d'un "puzzle de cultures nationales" délimitées par des frontières soi-disant naturelles. "La culture, en Europe, n'est pas la juxtaposition de vingt-cinq "cultures nationales", puisqu'elle existait bien avant la formation récente de nos Etats-Nations. (On peut admettre à la rigueur que l'actuel Etat français remonte à Philippe le Bel mais il est absolument certain que l'Italie n'a que 110 ans, l'Allemagne 101 ans ...)". (2)

Les Européens doivent, de ce fait, dépasser le nationalisme étroit qui paralyse leur politique et l'isolationnisme égoïste qui atrophie leur culture. Il est, en effet, anti-européen que "chaque nation se réclame d'une unité et d'une indépendance de culture qu'elle ne possède point et (que) chacune considère son lot de tradition européenne comme son oeuvre propre et originale, sans tenir aucun compte du sol commun où a pris racine sa tradition individuelle." (3)

Il s'agit de comprendre que "l'Europe est une seule nation ramifiée". Malheureusement, "ses rameaux sont pris pour des arbres par

(1) Op. cit., été 70, p. 41

(2) Op. cit., été 72, p. 72

(3) Dawson C., The Making of Europe, dans Rougemont D. de, Vingt-Huit Siècles d'Europe, p. 387.

les nationalistes ethniques qui, dans leur aveuglement de primaires, n'en perçoivent pas le tronc commun". (1)

Il s'agit surtout de concevoir l'unité culturelle de l'Europe comme une force capable de canaliser et d'épanouir les cultures de chaque pays en ce qu'elles ont de spécifique et, ce faisant, d'enrichir l'ensemble par cet apport diversifié et sans cesse stimulé.

L'Europe doit reconnaître et accepter qu'elle est une seule grande nation qui a une civilisation et une histoire communes. Tout un héritage prestigieux est là qui l'atteste. "L'unité culturelle de l'Europe n'a plus à être faite : elle existait aux origines et elle n'a cessé pendant les siècles de se reformer, de s'enrichir de mille diversités." (2) Accepter l'unité dans la diversité, c'est accepter la dimension européenne de la culture comme une réalité, c'est déjà s'identifier à une communauté. Gonzague de Reynold va jusqu'à comparer l'Europe à une maison : "Dans un terrain que la géographie décrit et délimite, la préhistoire a creusé des fondations sur lesquelles l'histoire a édifié notre demeure européenne : un rez-de-chaussée grec, un étage romain, un second étage barbare. Mais la demeure ne fut achevée, elle n'est devenue habitable que lorsque le christianisme eut posé sur elle son toit." (3)

L'Europe, une seule maison. L'image, chargée de vérité, pousse à la formulation d'une comparaison mettant en scène ses habitants. Tels les membres d'une famille demeurant à l'ombre du même toit, les Européens diffèrent les uns des autres et pourtant se ressemblent grâce à leur origine commune. La personnalité de chacun enrichit la communauté qui n'existe que par ces individualités qui, elles-mêmes, ne sauraient vivre isolées : "les voisinages et les échanges sont pour tous les peuples la loi même de leur existence il leur est impossible de se passer les uns des autres." (4) Mais, dans cette maison, "chaque peuple européen a sa chambre qui diffère des chambres voisines". (5) Cet individualisme constituerait,

(1) Coudenhove-Kalergi, Europe, Puissance Mondiale, p. 83.

(2) Bulletin du Centre Européen de la Culture, avril 1952, p. 5.

(3) Europa Aeterna, t. 3, p. 120.

(4) Idem op. cit., p. 120.

(5) Idem op. cit., p. 120.

à première vue, un obstacle, sans doute, insurmontable. D'autant plus que l'on peut être amené à s'interroger sur les affinités pouvant exister entre un Sicilien et un Danois, entre un Grec et un Allemand, entre un Corse et un Flamand ...

L'Europe semble donc surtout riche en oppositions, voire en incohérences, et l'illusion serait parfaite si l'on s'en contentait. Mais, "à la réflexion, le tableau prend une unité saisissante. Tout d'abord, il y a l'air de parenté qui enveloppe tous ces types d'hommes, si différents qu'ils soient à première vue, et qui suggère sous ces différences des ressemblances profondes." (1)

Ces similitudes sont multiples et se situent au niveau des réalisations concrètes : "déjà comme une première révélation de ces ressemblances, il y a la portée générale, pour ainsi dire pan-européenne, de tous les aspects de notre culture - édifices, oeuvres d'art, livres et même paysages, surtout les paysages humains, ceux où la nature s'allie aux oeuvres des hommes." (2) Ces similitudes appartiennent aussi au domaine de l'intellect, au niveau de "grands mouvements d'événements et d'idées qui passent comme des mers en débordement ou en récession sur la face de l'Europe." (3) Car l'Europe, c'est, tout à la fois, Socrate et Pascal, St Benoît et St Ignace de Loyola, Shakespeare et Goethe, Michel-Ange et Rembrandt, Beethoven et Mozart, Marx et Freud ... "Toute cette vie est-elle italienne, française, allemande ? Non, elle est européenne. Elle fait vibrer l'Europe entière. Elle plonge dans une mémoire et une conscience historiques dont l'envergure et l'espace ne connaissent pas de frontières à l'intérieur de l'Europe." (4)

*

*

*

(1) Madariaga S. de, "Mais y a-t-il des Européens ?", dans "Sciences Humaines et Intégration Européenne", Collège d'Europe, p. 14.

(2) Idem op. cit., p. 14.

(3) Idem op. cit., p. 14.

(4) Idem op. cit., p. 14.

Une analyse plus précise des éléments constitutifs de la dimension européenne de la culture traduit de manière insigne ce qui est si profondément commun à tous les pays qui forment actuellement la Communauté Européenne.

Sous-jacent à tout ce que l'Europe a produit réside une notion essentielle : sa conception de la personne.

"Ce sont les premiers grands Conciles œcuméniques et, en particulier, le Concile de Nicée (en 325) qui ont défini les caractères fondamentaux de la conception européenne de l'homme et du monde, en définissant la Personne et le dogme de l'Incarnation.

Le concept de personne, élaboré en vue de rendre compte à la fois de l'unité et de la distinction des fonctions entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans la Trinité, a été appliqué ensuite à l'homme. Il a permis d'opérer la synthèse entre l'individu des Grecs (atome raisonnable mais isolé) et la "persona" des Romains (citoyen, fonctionnaire, n'existant que par sa fonction sociale dans l'Etat). La personne, au sens chrétien, c'est donc l'homme à la fois distinct et relié, à la fois libre et responsable. En effet, la vocation qu'il reçoit d'un Dieu transcendant le distingue dans la masse mais, en même temps, le relie à la communauté de ses prochains." (1)

Le christianisme s'est, bien entendu, développé par l'intermédiaire de son organisme vivant, l'Eglise. "C'est par l'Eglise qui, dès le début, rassembla en une unité la multitude des individus et des peuples, sans diminuer la fécondité de leurs génies créateurs, que fut rendue possible la merveilleuse floraison de la civilisation européenne. C'est de cette plénitude dont elle s'est instituée la gardienne qu'ont jailli à la lumière les formes splendides des cathédrales telles que Saint Pierre à Rome, Chartres ou Canterbury, que sont nés les vastes systèmes théologiques où se trouvent réunis en une synthèse le monde matériel et le monde spirituel, ainsi que les chefs-d'oeuvre de la poésie européenne, de Dante à Goethe, et ceux de la musique sacrée, atteignant au

(1) Rougemont D. de, "Culture Commune des Européens", Europa Aeterna, t.3, p. 124.

sublime et d'où devaient découler l'opéra et la symphonie. Ce n'est que par l'humble et fidèle service des moines que fut conservée la grande tradition spirituelle de l'Occident - par eux aussi furent sauvés de la destruction et de l'oubli les trésors de la pensée grecque." (1)

Le rôle des moines dans la sauvegarde du patrimoine culturel de l'Europe, mais aussi dans l'épanouissement de ce dernier, est indéniable. C'est ainsi qu'en 1964, au coeur même de la 3ème Session du Concile Vatican II, Paul VI proclamait Saint Benoît patron de l'Europe : " En vertu de notre pouvoir apostolique, nous constituons et proclamons à perpétuité Saint Benoît abbé le principal patron céleste de l'Europe entière Messager de la paix, réalisateur de l'union, maître de la civilisation et, surtout, héraut de la religion du Christ et fondateur de la vie monastique en Occident, tels sont les titres qui commandent l'exaltation de Saint Benoît". (2)

Saint Benoît jeta, en effet, les fondements du premier ordre monastique. Très symboliquement, il fit construire le monastère du Mont Cassin sur les ruines d'une citadelle romaine et de ses temples païens. Par suite de leur rayonnement spirituel et de leur importance économique, les monastères jouèrent un rôle considérable en tant que cellule intellectuelle vouée notamment à la lecture de textes patristiques et hagiographiques et à la copie de manuscrits. Ils ont ainsi sauvé les chefs-d'oeuvre du passé, part essentielle du patrimoine culturel.

Le rôle des moines ne fut certes pas moindre dans le domaine de la christianisation : dans un grand élan missionnaire, l'ordre bénédictin embrassa toute l'Europe médiévale, depuis l'Italie jusqu'à la Scandinavie et depuis l'Angleterre et l'Espagne jusqu'à la Pologne. Il avait pour consigne de ne plus détruire les temples païens mais de les transformer au service du culte chrétien, assumant de la sorte ce qu'il y avait de valable dans les cultures nationales pour le consacrer au Christ.

En établissant un immense réseau d'hospitalité, de culture, d'information et d'échanges (Cluny en est une illustration remarquable),

(1) Rosenberg A., "Christianisme et Occident", Europa Aeterna, t. 3, p. 46.

(2) Coune M., Saint Benoît, Patron de l'Europe, p. 11.

L'ordre monastique de Saint Benoît a très certainement contribué à resserrer les liens des pays d'Europe en même temps qu'il fédérait ses monastères.

Ainsi, le christianisme est-il l'un des éléments fondamentaux de la communauté culturelle des peuples européens. Sans lui, tout ce qui dans l'attitude mentale et le mode de vie est considéré comme typiquement européen aurait, sans aucun doute, évolué de manière fort différente.

En bref, le christianisme a légué à tous les peuples d'Europe le même patrimoine, il est vrai pas toujours utilisé à bon escient, mais qui a marqué leur culture d'une manière indélébile. C'est de lui que naît l'idée universaliste; de lui aussi vient l'idéal de l'amour du prochain, ainsi qu'une certaine idée de la liberté de pensée, d'expression et de choix politique, que partagent toutes les démocraties européennes. Le christianisme exerce encore une certaine influence sur la notion et l'organisation de la propriété. La pédagogie s'est enrichie de l'importance que la pensée chrétienne confère à l'homme. Enfin, l'art lui doit ses plus beaux fleurons: "pendant plus d'un millénaire, l'art européen a été au service de l'Eglise. Sa tâche essentielle était d'exprimer le message et la gloire du Christ. Ce faisant, à travers l'évolution des styles, il atteignit à la perfection. L'âme de l'art européen est chrétienne, non seulement parce que ses formes se sont développées au service de la foi mais aussi parce que, dépassant sa tâche initiale de propager cette foi, il est devenu un des véhicules de la conception chrétienne du monde." (1)

Ces exemples, qui ne sont pas exhaustifs, attestent que l'Europe et sa culture ont été et sont toujours nourries par le christianisme dont elles sont en partie l'émanation.

Mais revenons à l'art, dont l'origine chrétienne est manifeste, mais qui s'est, au cours des siècles, dépouillé de cette identité pour revêtir une forme plus universelle - ce qui lui permet d'exercer une influence elle aussi quasi universelle. C'est, en effet, à travers l'art qu'un continent peut encore prendre conscience de la dimension de sa culture. Pour y parvenir, il est essentiel de développer au sein des différents peuples

(1) Europa Aeterna, t. 3, p. 50

qui l'habitent un intérêt pour leur histoire, leur architecture, leur peinture respectives ... en un mot, un intérêt pour leur patrimoine culturel. C'est alors que les Européens comprendront vraiment que ce qu'ils ont en commun est infiniment plus grand et noble que ce qui les sépare.

Moyen d'expression de sentiments personnels, l'art est aussi reflet des grands mouvements qui ont pénétré l'Europe et l'humanité dans sa totalité. Ces mouvements sont souvent l'étincelle d'où jaillit un nouvel épanouissement de la culture. Un exemple parmi tant d'autres : la Contre-Réforme. Elle engendra, certes, de sanglantes guerres de religion, mais aboutit aussi à l'essor créateur du style baroque qui, telle une vague, déferla sur l'Europe.

L'art fait partie du passé de l'homme. Le rejeter, c'est faire de l'homme un être à la dérive; l'intégrer, c'est enrichir le présent, c'est faire prendre conscience aux individus de leur appartenance à une communauté culturelle. "Le trésor artistique que l'humanité a accumulé ne doit pas être perdu. Mais, pour le préserver, il faut que les hommes de chaque époque apprennent à le regarder avec des yeux neufs, affranchis de toute servitude. "L'humanité ne doit rien perdre de ses idées et de ses créations; elle accumule ses richesses et se sert de tout. Il faut marcher, mais tout en conservant." (Proudhon)". (1) Conserver cet héritage et l'ouvrir aux exigences si différentes du présent : l'art demeure ainsi fidèle à lui-même et, par là, au passé européen.

Considérer l'art dans sa totalité, c'est-à-dire surtout dans sa diversité, c'est toucher le coeur même de l'Europe. C'est aussi aider les Européens à se reconnaître fils de la même terre.

L'art n'est pourtant qu'un élément de cette identité communautaire, puisque tout ce que les Européens ont partagé dans le passé y contribue (et notamment les découvertes scientifiques, techniques, géographiques ...) et tout ce qu'ils partagent aujourd'hui cimentera les liens des Européens de demain. Or, les guerres qui ont déchiré l'Europe ne font-elles pas aussi partie de l'héritage commun ? Elles sont, certes, d'un

(1) Reszler A., L'Esthétique Anarchiste, p. 23.

autre ordre, mais leur valeur d'enseignement demeure.

*

*

*

Il peut paraître paradoxal que, dans cette partie traitant des bases culturelles communes à l'Europe, soit fait mention de ces noyaux de division que sont, par excellence, les langues.

En effet, si l'on étudie le continent européen d'un point de vue purement linguistique (c'est-à-dire, en prenant en considération toute langue, quels que soient son importance culturelle et le nombre d'individus qui la parlent), on découvre qu'il ressemble, avec ses cent-vingt langues, à une "mosaïque défiant toute notion d'unité". Et pourtant, les langues européennes, comme tant d'autres éléments constitutifs de l'Europe, ont pour la plupart une origine commune.

Jusqu'au X^{ème} siècle, deux langues de haute culture et de grande diffusion se partageaient l'Europe : le grec, dans le Sud-Est; le latin, partout ailleurs.

Ne sachant pas lire, les masses parlaient, dans chaque région, le latin à leur façon. L'évolution, graduelle tout d'abord, s'amplifia jusqu'à transformer les variétés locales en de nouvelles langues : le français, l'italien, l'espagnol, le portugais ... Le processus de transformation de variétés dialectales en langues littéraires dura des siècles. Chaque génération apporta sa contribution au noyau central, chaque esprit éminent en accentua le polissage jusqu'à ce que l'ensemble jaillisse comme une perle de sa gangue informe. C'est ainsi que, dès le X^{ème} siècle, de nouvelles langues littéraires apparurent dans les pays romans.

Quant aux peuples germaniques, et notamment les Allemands, ils élaborèrent, entre le XII^{ème} et le XIV^{ème} siècles, une langue littéraire supradialectale. Les langues vernaculaires ont, d'autre part, vu

leur prestige s'accroître considérablement à travers le mouvement de la Réforme qui, en cherchant à briser le monopole de Rome, priva le latin de son prestige religieux.

Le XVIème siècle est celui de l'émancipation totale des langues nationales. Les quelque dix langues supradialectales qui ont remplacé le latin ont définitivement mis fin à l'unité linguistique de l'Europe et ont subi, au gré des siècles, les répercussions des événements qui scandèrent son histoire.

L'Europe des langues est incontestablement celle de la multiplicité et, pour Denis de Rougemont, "l'illusion nationale concernant la culture s'autorise surtout de nos diversités linguistiques". Et l'auteur d'ajouter : "mais là encore, quelles sont les réalités ? Nos langues sont toutes cousines et nos littératures utilisent les mêmes procédés rhétoriques : le sonnet, la ballade, le roman, l'essai, le monologue intérieur, la description réaliste ou l'analyse psychologique, etc. Semblablement, nos arts utilisent les mêmes formes : la symphonie, le concerto, l'opéra, le tableau de chevalet, le portrait, etc. que n'ont connu ni les Aztèques ni les Hindous, ni même l'Islam." (1)

En effet, si d'aventure on oppose les langues européennes aux autres langues du monde, leur communauté linguistique ne peut plus être mise en doute - d'autant plus que, par analyse scientifique, il a été permis de démontrer que les langues européennes de culture dérivent toutes de l'indo-européen commun, dont la scission en dialectes remonte à plus de 3000 ans.

"Dans le domaine des langues, l'Europe représente la même image que dans tant d'autres domaines : elle est rébarbative à toute uniformité standardisée, elle est attachée à la multiplicité de ses particularités. Mais, à travers cette multiplicité, apparaît une indéniable unité de base. Et, dans le domaine des langues également, cette unité ou, plutôt, cette communauté est due bien moins aux faits physiques, raciaux ou ethniques, qu'au développement de bases culturelles communes." (2)

*

*

*

(1) Rougemont D. de, "Culture Commune des Européens", Europa Aeterna, t.3,p.126.

(2) Regamey C., "La Langue", Europa Aeterna, t. 3, p. 30.

Il est fondamental de prendre conscience de ces bases culturelles communes. Car, individu ou collectivité, chacun éprouve comme un besoin vital de connaître son appartenance, ses origines, ses racines. "Sans le squelette de soutien qui détermine son appartenance et son droit à en partager le patrimoine, l'homme ne pourrait purement et simplement pas exister Qui a perdu l'héritage culturel de sa civilisation est véritablement un déshérité." (1)

L'homme est fait pour vivre d'échanges au sein d'une communauté. Ainsi, une société qui se replierait sur elle-même se déshydraterait et mourrait d'une lente agonie. De même, dans sa quête d'unité, l'Europe ne peut se replier sur elle-même. Elle "a besoin du dialogue avec les autres cultures, pour une raison fondamentale : elle est elle-même une culture de dialogue, née de la synthèse difficile et jamais achevée d'Athènes, de Rome, de Jérusalem, de traditions germaniques, d'apports arabes et orientaux, de foi religieuse et de raison profane, en tension et en contradiction." (2)

La comparaison des principes fondamentaux de la culture européenne à ceux de la culture africaine, asiatique ou autre permet de prendre conscience d'une unité réelle, d'un sentiment d'appartenance.

De plus, dans le dialogue des cultures, l'Europe se doit d'apporter au monde le poids de son expérience : celle de l'intégration difficile du processus d'industrialisation au mode de vie de ses peuples; celle d'un nationalisme excessif qui a conduit à deux guerres mondiales mais aussi celle de son éclatante diversité culturelle greffée sur une unité spirituelle fondamentale.

Pour y parvenir, il faut "unir, à partir des seuls fondements communs, un continent malade de l'esprit géométrique niveleur et divisé par les ivresses nationalistes." (3) C'est dire qu'il faut forger "une conscience culturelle commune, un sens de "togetherness" qui nous a si péniblement fait défaut jusqu'ici. Une fierté européenne qui s'inspire d'un passé exceptionnel et, surtout, une ferme volonté de déclarer au monde notre volonté de vivre dans les diversités les plus paradoxales mais unis."(4)

(1) Lorenz K., L'Envers du Miroir, p. 276.

(2) Bulletin de Centre Européen de la Culture, avril 1962, p. 6.

(3) Reszler A., "Portrait de la Personne" dans Denis de Rougemont, L'Ecrivain, L'Européen, édité par Reszler A. et Schwamm H., p. 85.

(4) Brugmans H., *idem op. cit.*, p. 132.

II. LA CULTURE DANS LA COMMUNAUTE EUROPEENNE

	<u>Page</u>
A. "L'EUROPE, UNE POLYPHONIE CULTURELLE" J.M. Benoist	43
B. "LA CULTURE EST L'HERITAGE DE LA NOBLESSE DU MONDE" Malraux	77

A. "L'EUROPE, UNE POLYPHONIE CULTURELLE" J. M. Benoist

	<u>Page</u>
1. L'Allemagne	45
2. La Belgique	51
3. Le Danemark	54
4. La France	56
5. La Grande-Bretagne	59
6. La République d'Irlande	62
7. L'Italie	65
8. Le Grand-Duché de Luxembourg	68
9. Les Pays-Bas	71
10. Neuf pays, mille visages	75

A. "L'EUROPE, UNE POLYPHONIE CULTURELLE" J.M. Benoist

"Pour progresser, il faut que les hommes collaborent et, au cours de cette collaboration, ils voient graduellement s'identifier les apports dont la diversité initiale était précisément ce qui rendait leur collaboration féconde et nécessaire." (1)

Pour que la Communauté Européenne progresse sur le plan politique, il faut qu'Allemands, Belges, Britanniques, Danois, Français, Irlandais, Italiens, Luxembourgeois, Néerlandais et, bientôt, Grecs, Espagnols, Portugais acceptent de "réapprendre la différence (et) de refuser de construire l'Europe comme un melting-pot dissolvant et culturellement vassal de l'autre." (2)

Il faut que se révèle pleinement la dimension européenne de la culture qui recueille et équilibre les apports nationaux et régionaux et les éléments culturels communs que l'on retrouve partout en Europe. L'Unité dans la diversité, c'est cela l'Europe. "L'homme européen et riche de la superposition des strates de la surdétermination : Breton, Français, Européen, c'est dans un passeport inventif reflétant cette multiple appartenance qu'il trouvera l'occasion d'affirmer à l'extérieur cette multiple identité." (3)

"Il est temps de proclamer une Europe de la dissidence, qui signifie une Europe de la multiple appartenance." (4)

Qui sont ces peuples qui ont accepté de créer une Communauté dans la sauvegarde de leurs cultures respectives ? Ces neuf peuples dont la cohésion politique particulière à chacun est due aux aléas de l'histoire bien plus qu'à une nécessité interne impérieuse, qui sont-ils ? Leur diversité culturelle se prêtera-t-elle à une intégration harmonieuse

(1) Lévi-Strauss C., Race et Histoire, dans Benoist J.M., Pavane pour une Europe Défunte, p. 140.

(2) Benoist J.M., Pavane pour une Europe Défunte, p. 137.

(3) Idem op. cit., p. 149.

(4) Idem op. cit., p. 149.

dans le nouvel ensemble qu'ils ont décidé de construire, sans que chacune des cultures en subisse le dommage de l'altération dans une sorte de nivellement collectif ?

Qu'il suffise de saisir chacun de ces neuf peuples au vol, en en soulignant, non pas les caractéristiques connues, mais tout simplement l'un ou l'autre des traits les plus marquants ou, pourquoi pas ? les plus attachants. Ce rapide survol n'a d'autre prétention que de saisir quelques-uns des motifs, éclatants dans leur diversité, de la somptueuse symphonie européenne. Et c'est sous les plumes fortes et alertes de quelques grands analystes du génie européen que se dévoileront ces traits et ces motifs vifs et originaux.

*

*

*

L'ALLEMAGNE

"L'Allemagne, vous la trouvez partout : dans les figures de Tilman Riemenschneider, dans la maison de Goethe rebâtie à Francfort, dans le port de Hambourg large ouvert sur le monde, dans les vignobles du Rheingau, dans l'immense plaine de Basse-Saxe, avec ses vieilles fermes qui portent une tête de cheval à leur pignon; sur la grève du Havel, dans les légendes de Rübezahl et des lutins, dans l'air si limpide au-dessus des toits, dans la lumière qui glisse ainsi, et pas autrement, par les rues et dans mille autres choses qui ne se peuvent énumérer, dont on n'a pas même conscience mais qui sont dans le sang et qui formèrent l'homme allemand." (1)

L'Allemagne, c'est aussi la discipline de travail plus forte que n'importe quelle crise économique. C'est encore un peuple pénétré de traditions locales et convaincu de la pérennité de la puissance germanique.

Mais l'Allemagne, c'est avant tout un cadre physique. Tous les types du relief européen sont représentés dans cette région d'Europe centrale : que ce soit, au sud, le "Hochgebirge" qui n'est qu'un mince rebord de la grande ligne montagneuse Pyrénées-Alpes-Carpates ou, au centre, le "Mittelgebirge" faisant partie du système morphologique hercynien qui depuis la France se prolonge jusqu'en Pologne ou encore, au nord, le "Tief-land", échantillon de cette immense plaine nord-européenne qui s'étend sans fantaisie de la mer du Nord jusqu'aux portes de l'Oural.

L'Allemagne s'est trouvée individualisée par ces zones de relief dont le rôle de voie de passage, de pénétration et, par suite, de mélanges des peuples a fortement contribué à modeler la mentalité allemande, conjointement, toutefois, avec les mutations de sa géographie politique dont il convient de retracer certaines étapes.

(1) Hochheimer A., "Les Allemands et Leur Pays", Europa Aeterna, t. 1, p. 127.

Les Germains, qui s'exprimaient au moyen d'un dialecte indo-européen, vécurent sur les confins du monde gréco-romain et commencèrent leur avance au Celtique au II^{ème} siècle avant J.C., en même temps que leur lutte contre les tribus slaves, dont l'apogée se situa au X^{ème} siècle. Dans ce "creuset de races", sujets et chefs étaient liés par les seuls rapports personnels : ce type de liens entraîna le morcellement de l'Allemagne et, par là, le particularisme régional qui marqua le pays jusqu'au XIX^{ème} siècle.

L'idée de l'unité allemande jaillit dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et devint une réalité en 1871. L'Allemagne était alors au seuil d'une nouvelle ère. Si elle hésitait encore sur la ligne à suivre en politique, elle vit, dans le même temps, s'opérer la croissance précipitée, parce que favorisée par les circonstances, de son industrie. De la concentration horizontale, cette dernière développa la concentration verticale des grands Konzern. Mais voici la première guerre mondiale 1930 la seconde l'Allemagne cesse d'exister comme personne de droit international et comme communauté économique. Dix ans plus tard, ses frontières redessinées, l'Allemagne recevait un nouveau statut juridique ...

La mentalité allemande n'est pas sans porter l'empreinte des siècles et des événements. Il est, cependant, quelque peu inexact de parler globalement d'une mentalité allemande. Car, du nord au sud en passant par le "Mittelgebirge", l'Allemand est, à la fois, un et multiple.

"L'Allemand du Nord ne vit pas en accord avec la nature comme les gens de Rhénanie. Forcé de lutter contre elle, dans un dur effort, il ne sort pas du réel, il va droit devant lui, n'a pas de temps pour la fantaisie (A Brème, on ne) trouve pas cette activité folle des ports ouverts sur le monde mais une paix presque décevante, celle de la vieille aristocratie d'une ville hanséatique. Ici, le bourgeois est avant tout membre de sa communauté; il vit à l'ombre d'une grande tradition. Tandis que le Hambourgeois est tourné avant tout vers les lointains, vers les navires, le flot qui vient et qui s'en va. Même

s'il n'a pas tout cela sous les yeux, tout cela jour et nuit accompagne sa vie et en marque le rythme Le Westphalien est de qualité robuste, grave, sans trop d'humour, mais profond et rude, de cette espèce qui se plaît à parler vrai (et) voue un grand soin aux cultures". (1)

Et tout au sud, la solidité légendaire du Bavarois qu'un chroniqueur a dépeint de la manière suivante :

"Dans les montagnes et dans presque tout le pays d'alentour, vit un bon peuple, et fidèle, pieux, mais rustique, fruste, robuste et rude, qui peine et laboure sans se plaindre par les chaleurs et par le froid." "Et (les Bavarois) parlent un idiome qui leur ressemble, dont le rythme est celui des pas sur une crête de rocher. Il fait penser aussi à ces vieilles demeures brunies par le temps et dont on devine la douce intimité. Il peut être à la fois hardi et gentil, brutal et savoureux A tous est commune une certaine rudesse bonhominique, un humour sec, mais jamais blessant." (2) La Bavière, une certaine douceur de vivre.

Mais l'Allemagne, c'est aussi Berlin. "Les Berlinoises sont un singulier brassage de races. Leur marque commune est une rapidité maximum dans le travail : souples d'esprit, appliqués, travailleurs - une espèce audacieuse, comme dit Goethe." (3)

Face à une telle variété de caractères, peut-on définir en quelques mots la personnalité même de l'Allemand ?

Henri Heine écrivait autrefois : "L'Allemand fait le désespoir des Français parce qu'il est impossible de le définir." Si l'on voulait préciser en trois mots ce qu'est l'Allemand, on pourrait, à la manière de Salvador de Madariaga qui a défini le Français comme "l'homme de pensée" et l'Anglais comme "l'homme d'action", appeler l'Allemand "l'homme en mouvement". En effet, un trait constant de son caractère, c'est le mouvement dans la tension permanente de l'esprit et le goût fiévreux de créer. (4) Ce qu'illustre Hermann von Keyserling: "Les représentations

(1) Hochheimer A., "Les Allemands et Leur Pays", Europa Aeterna, t.1, p. 129.

(2) Idem op. cit., p. 131.

(3) Idem op. cit., p. 130.

(4) Nemitz F., "Contribution de l'Allemagne à l'Art Européen", Europa Aeterna, t. 1, p. 168.

et les idées ont plus d'importance pour l'Allemand que toute réalité. Un Britannique fit, un jour, ce mot d'esprit : "S'il y avait deux portes, sur la première desquelles serait écrit "Entrée du Paradis" et sur la seconde "Entrée des Conférences sur le Paradis", tous les Allemands se précipiteraient vers la seconde." (1)

Ce goût pour la création trouve son expression dans maints domaines, comme par exemple les sciences, mais plus particulièrement peut-être dans l'art qui est l'illustration la plus fidèle de l'être d'un peuple.

"Une des particularités de l'art allemand, c'est qu'il ne peut s'arrêter à la représentation du monde extérieur. Il est condamné à sonder les profondeurs L'instinct qui pousse à voir les choses les plus cachées caractérise l'art allemand. Il se retrouve, à commencer par Grünewald et Dürer, à travers Runge et Marées, jusqu'à Beckmann et Klee, dont la profession de foi s'exprime en une seule phrase : L'art ne produit rien de visible, il rend visible." (2)

Exposée, de par sa situation géographique, aux courants les plus divers, l'Allemagne n'a pas connu cette "continuité dans l'évolution" qui caractérise l'art français. Elle se distingue surtout par quelques grandes oeuvres, véritables sommets de l'art. Il suffit pour cela de mentionner le "Retable d'Isenheim" de Grünewald qui dégage avec tant de force l'inexprimable, alors que le paysage chez Caspar David Friedrich traduit avec une sensibilité extrême la vie intérieure. L'art allemand se caractérise encore par l'amour du détail, qui trouve son plein épanouissement dans l'art graphique et la gravure sur bois. Cette dernière connaît, vers la fin de l'époque gothique, son apogée avec le retable sculpté.

Mais, dès le XIXème siècle, libre cours est donné au style personnel : l'art se libère du social et du religieux pour éclater au XXème siècle en une cohabitation et une confrontation des tendances les plus diverses, tant rationnelles qu'irrationnelles. Phénomène allemand mais aussi phénomène mondial.

(1) Keyserling H. von, Analyse Spectrale de l'Europe, p. 85.

(2) Nemitz F., "Contribution de l'Allemagne à l'Art Européen", Europa Aeterna, t. 1, p. 168.

L'art musical subit des transformations similaires. Avec Jean-Sébastien Bach et Georges Friedrich Händel, s'ouvre l'âge d'or de la musique allemande. Le style classique est perfectionné par Beethoven, plus tard précurseur du romantisme. Quant à l'époque moderne, elle est, au point de vue musical, synonyme de Richard Wagner. Des chants grégoriens du Moyen Age à l'école de Blacher ou à celle de Fortner, en passant par Johannes Brahms, Richard Strauss ou encore Igor Stravinsky, Arnold Schönberg qui essaie d'élaborer un ordre nouveau de la matière musicale, la musique est l'expression par excellence de l'être allemand. Richesse d'une sensibilité mise en notes mais aussi traduite, avec tout autant de profondeur et de nuances, dans des oeuvres littéraires souvent remarquables.

Le Chant d'Hildebrand et d'Hadubrand, qui est le premier monument de la poésie héroïque allemande et date du début du IXème siècle, "est l'écho le plus pur de l'époque où il s'est formé, des temps d'une première migration des peuples et l'on y perçoit aussi les premiers accents de cette voix, de ce thème qui se fera entendre tout au long de l'histoire de l'esprit allemand, de sa poésie, de sa littérature, dans le haut Moyen Age, dans le romantisme de Novalis, dans le XIXème siècle de Wilhelm Raabe, comme au milieu de la migration des peuples du plus récent passé Ce thème qui est le "leitmotiv" du Chant d'Hildebrand - jamais plus tragique que là, précisément - le thème du retour." (1)

Cette rencontre de l'homme allemand avec lui-même, dont l'Hildebrandslied évoque le duel, se traduit encore par "une lutte entre l'inspiration germanique et l'inspiration romane au siècle de la Réforme et dans les tendances du classicisme et du romantisme allemands, dans les dialogues Goethe-Schiller, comme elle s'exprime dans le monologue de quiconque sent vivre en lui deux âmes." (2)

La littérature, qu'elle soit allemande, italienne, russe ou autre, dévoile l'être face à son moi, face à son destin, l'être prisonnier du doute, de la solitude, l'être en quête de bonheur et d'absolu....

(1) Röpke W., "La Littérature Allemande", Europa Aeterna, t.1, p. 152.

(2) Idem op. cit., p. 153.

Elle traduit l'intimité de l'être et la communauté de sentiments d'un peuple. Ce qui importe, c'est l'expression, car "ce qui reste, c'est l'oeuvre des poètes" (Fr. Hoederlin) ce qui reste, c'est l'image d'une Allemagne trop souvent oubliée.

LA BELGIQUE

Située au coeur de l'Europe, la Belgique est au carrefour des mondes latin, germanique et anglo-saxon. Cette situation géographique charnière a fait de ce petit pays une terre de rencontres et d'échanges, situation qui valut aux villes belges d'être, dès le Moyen Age, parmi les plus riches du monde.

Le relief fait de la Belgique une sorte d'amphithéâtre, les altitudes s'élevant progressivement du nord-ouest vers le sud-est. "A cheval sur la grande limite géographique qui, en Europe occidentale, sépare la plaine maritime des massifs de roches dures, la Belgique n'offre aucune unité au point de vue régional. C'est un morceau du bassin anglo-belgo-néerlandais où, de chaque côté de l'étroite mer du Nord, se distinguent les mêmes plaines marécageuses, les mêmes étendues sablonneuses. C'est aussi un fragment de la frange limoneuse qui court parallèlement à la bordure septentrionale des vieux massifs répartis à gauche et à droite du Rhin. C'est encore la pointe occidentale de ces basses montagnes et de leur avant-pays, riche en charbon. C'est enfin une petite partie du bassin parisien. Le territoire restreint de la Belgique reflète la plupart des multiples facettes géographiques de l'ouest européen." (1)

La population se divise en trois groupes linguistiques. L'allemand se parle aux extrémités orientales du pays dans le canton d'Eupen-Malmédy, revenu à la Belgique en 1919 par le Traité de Versailles, le flamand, parler germanique, au nord, et le wallon, parler roman, au sud. Le néerlandais, que les Belges nomment flamand, est la langue littéraire des Flamands (43,5 % de la population); le français, celle des Wallons (36 % de la population) et celle de l'agglomération bruxelloise, enclave d'expression française (dans une proportion très majoritaire) en terre flamande.

(1) Dussart F., "Paysages et Population", Europa Aeterna, t. 2, p. 83.

"La dualité linguistique est ce qui différencie le plus les Flamands des Wallons. Certes, des dissemblances de caractère existent aussi : plus de lenteur et de calme réfléchi chez les premiers; plus de vivacité et de spontanéité chez les seconds. Mais cela n'exclut pas des qualités communes : esprit d'indépendance, persévérance et amour du travail, bon sens On se plaît souvent à insister uniquement sur ce qui oppose les deux groupes se partageant la Belgique, sur le caractère artificiel de ce pays qui n'est indépendant que depuis 1830. Mais c'est oublier que, par-dessus la différenciation linguistique, il y a un vif sentiment de solidarité qui trouve ses fondements dans la conscience d'un passé commun, de traditions et de coutumes analogues, d'aspirations et d'intérêts identiques. C'est oublier aussi que l'unification des anciennes provinces belges, à la seule exception de la principauté de Liège, fut réalisée en fait dès le milieu du XVème siècle par les ducs de Bourgogne et que cette union résista à toutes les dominations étrangères." (1)

Divisés par la seule frontière linguistique restée immuable à travers les siècles, Flamands et Wallons ont cependant contribué ensemble à l'édification d'un patrimoine culturel qu'ils ne cessent de développer.

Ainsi le "journal", dans sa conception actuelle, avec ses diverses rubriques, est né dans ce lieu confluant, ce point de jonction de l'Europe. C'est en 1616 que parut, à Bruxelles, un journal de huit pages intitulé "Les Dernières Nouvelles", suivi par la "Gazette van Gent", d'expression flamande, qui parut en 1667 à Gand. Dans cette ville de Gand qui compte à elle seule plus de monuments classés que Bruxelles, Anvers et Bruges réunis De l'époque romane à la période classique, les architectes ont fait jaillir sur tout le territoire des cathédrales, des châteaux, des monuments, des bâtiments, des maisons bourgeoises, des sculptures d'une incomparable beauté : la chapelle du Saint-Sang à Bruges, la Grand' Place à Bruxelles où le baroque et le gothique forment un ensemble harmonieux, les Hôtels de Ville de Louvain, Anvers, Malines, Ypres, les sculptures gothiques de Jacques Dubroeuq dont le lyrisme annonce l'art baroque ou, plus récemment, les sculptures au puissant réalisme de Constantin Meunier ne sont que quelques exemples. La Belgique est riche en bijoux de pierre.

(1) Dussart F., "Paysages et Population", Europa Aeterna, t. 2, p. 88

Véritable trésor populaire, le folklore est incontestablement la clef la plus simple de l'âme d'un peuple. Que ce soit le carnaval de Binche, l'Ommegang de Bruxelles, les multiples fêtes, processions, kermesses et ducasses remontent à des temps immémoriaux et ont été transmises quasi religieusement de génération en génération. Le folklore belge, un des plus riches et des plus originaux d'Europe, fait comprendre la noblesse et la pérennité des traditions si fortement ancrées, par ailleurs, dans ce peuple.

La Belgique, aux contours irrationnels et imprécis, témoigne, à travers son art et ses coutumes, du faste et de la grandeur qui semblent avoir toujours marqué la vie de son peuple.

LE DANEMARK

"Ouvrir l'esprit à tout ce qui vient du dehors,
maintenir tout ce qui nous est propre."

Niels Bohr

Constitué par la presqu'île du Jylland et quelques 474 îles, dont 383 sont inhabitées, le Danemark est, depuis les origines, occupé par des peuples germaniques. Les Danois n'y apparaissent qu'au VIème siècle et regroupent les territoires qui, à partir du IXème siècle, porteront le nom de Danemark. Des milieux géographiques divers et des divergences dialectales prononcées n'ont jamais signifié une quelconque atteinte à l'unité du peuple.

Ce petit pays du nord de l'Europe a été pendant des millénaires "le pont reliant le continent européen et la péninsule scandinave." Les hommes, les idées et les courants culturels l'ont traversé dans les deux sens et l'ont marqué de leur empreinte.

"L' évolution historique qui a fait de la grande puissance de jadis le petit Etat actuel, l'étroitesse des frontières, l'instabilité du climat - tout a contribué à rendre les Danois sceptiques à l'égard de ce qui est grand, puissant et violent.

Ensuite, le manque de contrastes du paysage Au Danemark, la nature et l'homme ignorent les extrêmes. On reproche parfois aux Danois d'être trop malins, de prendre difficilement position et de tergiverser. Il est certain que, dans le passé comme de nos jours, ces traits du caractère danois ont souvent exercé leur influence sur les destinées du pays." (1)

(1) Schultz H.J., "Le Royaume de Danemark", Europa Aeterna, t. 2, p. 194.

La culture danoise, plus que toute autre manifestation de la vie nationale, doit son originalité à la combinaison d'apports autochtones et d'influences extérieures. Les oeuvres de Kierkegaard, Buxtehude, Carl Nielsen ... en sont, dans différents domaines, les fruits inspirés. Des inscriptions runiques aux oeuvres contemporaines, le Danemark peut se prévaloir d'une production abondante et originale qui traduit cette inquiétude spirituelle héritée peut-être de ce démon de l'aventure qui harcelait les lointains ancêtres Vikings, ou encore cette incomparable grisaille des horizons baltiques, à moins que ce ne soit cette joie de vivre, cette bonhomie pleine d'élan et de fraîcheur qui font d'Andersen, par exemple, l'un des plus grands écrivains européens.

"La culture danoise est une synthèse du caractère du peuple - formé par la terre sur laquelle il vit - et de tout ce qui est venu du dehors Le Danemark se considère depuis des siècles comme tributaire de l'héritage commun de la culture européenne, dont il a emprunté les éléments essentiels pour les transformer selon le génie national." (1)

*

*

*

(1) Schultz H.J., "Le Royaume de Danemark", Europa Aeterna, t. 2, p. 191.

LA FRANCE

" Il n'y a pas une France mais des Frances.
La France est une Europe en miniature."

Paul Guth

Dans cette Europe occidentale où la terre et la mer se pénètrent étroitement, où les chaînes de montagnes se rencontrent et se ramifient inlassablement, la France offre comme un résumé des différentes régions européennes.

"En Flandre, vous trouverez les sillons gras de la Belgique. En Normandie, les pâturages de l'Angleterre. Au Pays basque, les petites montagnes tendres du Guipuzcoa espagnol. Dans le Roussillon, la lumière dorée de Barcelone. En Provence, les tertres sculpturaux de l'Italie et ce ciel où les nuages ressemblent aux chars des dieux." (1)

Aux yeux de l'étranger, la France, trop souvent, se confond avec Paris. C'est pourtant à partir de races, de langues, de paysages, de climats vraiment hétérogènes que la France s'est faite. Elle est riche de la diversité géographique et humaine de ses provinces.

".... La France renferme des dizaines de caractères français dont chacun traduit, dans sa spécialité, les sucs de sa province. Le Breton taciturne se perd dans des rêves sans fin. Dans ses yeux de la couleur de l'eau, il garde toujours le reflet de la mer et les nostalgies d'un Chateaubriand. Le Normand, pétri par des siècles de procès autour d'une borne ou d'un clos, excelle en finasseries, comme les

(1) Guth P., "La France et Les Français", Europa Aeterna, t. 2, p. 15.

personnages de Corneille. Le Bourguignon, exalté par son vin, a l'éloquence de Bossuet ou le lyrisme de Lamartine. L'esprit du Provençal est habité de soleil comme celui de Mistral ou d'Alphonse Daudet.

.... Paris ne joue chez nous que le rôle d'un théâtre sur la scène duquel il faut monter pour que la voix porte plus loin. Les forces profondes de la personnalité, c'est la province qui nous les donne : ces ancêtres paysans qui formèrent pendant des siècles la majorité de la population française et qui enrichissent encore notre sang de leur silence et de leurs vertus." (1)

Et comment se logent Les Français ?

" de mille façons différentes. La maison du Normand, avec ses croisillons de bois et son toit de chaume, a l'air d'un décor d'opéra-comique. Celle du Breton est grave et résiste aux coups de bou-
toir du vent. Avec ses tuiles romaines, le mas du Provençal ressemble à la maison de Caton. La fine demeure du Tourangeau, affûtée de son toit d'ardoise, brille sous une lumière blanche. Celle du Bourguignon, sous sa mitre de tuiles multicolores, dresse des murs roses, qui semblent imbibés de vin." (2)

Cette France-là mérite d'être connue autant sans doute que la France des lettres, des arts, des sciences, de la gastronomie ou de la haute couture S'il ne manque pas de définitions de la France, toutes s'accordent à souligner que la France est, par définition, indéfinissable. Quant aux Français d'une poésie "guthienne" nuancée et vivante, leurs visages glissent, sous la plume d'un homme d'Etat, vers un diagnostic d'une impersonnelle sobriété. Mais le caractère français n'est-il pas aussi cela ?

"Rapide, jusqu'à être changeant; généreux par élan, mais replié sur un instinct terrien de la possession; avide de discussion,

(1) Guth P., "La France et les Français", Europa Aeterna, t. 2, p. 16.

(2) Idem op. cit., p. 16.

mais préférant parfois le fait accompli; ardemment fier de la France, mais peu informé du jugement extérieur; remueur de toutes les idées, mais conservateur de tout ce qui l'entoure; spirituel, délicat, décent, mais aimant la plaisanterie facile, la ripaille, la contestation. Affectant le cynisme, hâbleur, mais au total le peuple le plus sensible du monde." (1)

C'est entre le Vème et le XVIème siècle que la France, divisée au lendemain des grandes invasions du Vème siècle entre Wisigoths, Burgondes, Francs et Alamans, acquit son nom, sa cohésion, sa conscience nationale.

Son nom. Ce sont les Francs qui le lui ont donné au VIème siècle, après avoir réalisé à leur profit l'union des territoires s'étendant du Rhin et des Alpes à l'Atlantique et des Ardennes à la Méditerranée.

Sa cohésion. La Francie occidentale la trouve au IXème siècle, après les partages de l'empire de Charlemagne. Mais ce n'est qu'au XIIème siècle que le roi des Francs devient officiellement roi de France.

Sa conscience nationale. Si la première manifestation à la mobilisation des armées seigneuriales remonte traditionnellement à Louis VI qui l'organisa, en 1124, contre l'empereur germanique, ce n'est qu'au début du XIVème siècle que l'on parle de la "nation de France" et que, après le conflit opposant Philippe IV le Bel au Pape Boniface VIII, se forge un sentiment national français. Mais, dès la guerre de Cent Ans, la vulnérabilité du caractère national de la France est mise en évidence. L'histoire en porte les cicatrices douloureuses.

(1) Giscard d'Estaing V., Démocratie Française, p. 29.

LA GRANDE-BRETAGNE

Hermann von Kayserling rapporte qu'un des premiers Lords qui traversèrent la Manche faisait porter devant lui, à Paris, partout où il allait, un perroquet par un laquais. Matériellement, cela ressemblait à la coutume qu'avait le poète Gérard de Nerval de flâner sur les boulevards en compagnie d'une langouste apprivoisée. Mais la signification était différente. Chez le Français, c'était la réclame que se faisait à lui-même un poète en quête de lecteurs. Chez l'Anglais, c'était un candide individualisme. (1)

Serait-ce à dire qu'individualisme et insularité vont de pair ? C'est peut-être ce que l'auteur insinue lorsqu'il écrit : "Pour l'Européen du continent, les indigènes des Iles Britanniques sont complètement incompréhensibles." (2)

"Chez eux l'accent repose non sur le conscient, mais sur l'inconscient. Ce n'est pas la raison mais l'instinct et, au plus, l'intuition qui règle leur vie. Mais, en leur qualité de sensitifs du type extraverti ils apparaissent ancrés dans cette vie d'une manière autrement sûre que tout autre Européen Toute la nation par elle-même nourrit un insurmontable préjugé à l'égard de la pensée et surtout de l'approfondissement des problèmes de l'esprit. Je ne comprenais pas pourquoi des critiques anglais me reprochaient à moi entre tous un "lack of sense of humour" jusqu'à ce que j'eusse reconnu que c'était là la façon d'escamoter ce qui les gênait." (3)

Ce dernier aspect appartiendrait-il à ce que l'on nomme "le sens psychologique des Britanniques" ? Il est bien connu que, en Grande-Bretagne, on évite l'utilisation d'une tournure tranchante susceptible de provoquer des réactions contraires, ce qui traduit un certain égard

(1) Keyserling H. von, Analyse Spectrale de l'Europe, p. 19.

(2) Idem op. cit., p. 13.

(3) Idem op. cit., p. 15.

envers la "libre volonté d'autrui" et produit la sociabilité faite de réserve, de décence, de tact, mais aussi de flegme, d'apparente insensibilité et de sécheresse qui marque le Britannique.

Malgré cette "self-consciousness" qui est le langage de leur pudeur sociale, les Britanniques sont à l'aise dans leurs files et dans leur histoire. Le secret de cette aisance réside sans doute dans le fait que rien d'eux-mêmes ne leur est indifférent. Ils n'ignorent rien de leurs laideurs et de leurs échecs et refusent de s'y résigner.

"D'où vient ce caractère extraordinaire ? Il est en partie le produit de la condition germanique de l'homme libre, laquelle ne subsiste nulle part avec plus de pureté que dans les Iles Britanniques. L'homme libre de race germanique a été, de tout temps, tellement individualiste et jaloux de son autonomie morale que de bonne heure se créèrent chez lui des formes rendant possible une existence en commun sans entraver l'indépendance." (1)

A la diversité de l'Europe, la Grande-Bretagne ajoute sa propre diversité : le Pays de Galles, l'Ecosse, l'Irlande du Nord ... ont chacun une culture, même s'il existe une civilisation et une culture communes à la Grande-Bretagne et à l'Europe. L'île a été la proie d'envahisseurs dont le passage se décèle, quant aux Romains et aux Scandinaves, dans la langue; quant aux Normands, dans la langue encore mais aussi dans l'architecture et les institutions. L'influence de l'Italie se traduit, dès le XII^{ème} siècle, dans la poésie et, plus tard, à l'époque romantique, dans les œuvres de Byron, Shelley et Keats; celle de la France s'exerça, plus particulièrement vers la fin du XVII^{ème} siècle, sur la cour d'Angleterre qui y séjourna durant la révolution de Cromwell.

Mais le génie de la Grande-Bretagne se saisit peut-être avec le plus de nuance à travers sa littérature.

Sous la simplicité tout apparente du dualisme "raison-
imagination", se cache un aspect profondément original qui oscille entre

(1) Keyserling H. von, Analyse Spectrale de l'Europe, p. 24.

L'affirmation d'un solide pragmatisme doublé d'une froide lucidité et l'abandon au monde du rêve et de l'émotion, sans jamais cependant perdre le sens des valeurs essentielles ni celui de ... l'humour.

Vis-à-vis du Continent, les Britanniques ont, semble-t-il, une double vocation d'Européens et d'insulaires.

Thomas More a décrit le pays d'Utopie (1516), image philosophique de l'Angleterre, comme une ancienne presqu'île dont les habitants ont volontairement coupé l'isthme qui l'unissait à la terre ferme. Ce faisant, ils ont eu le sentiment d'isoler le reste du monde. Autrement dit, la Grande-Bretagne continue l'Europe et, à sa manière, en fait partie.

Sa géographie est en quelque sorte le reflet de celle de la France. Les Downs du Sud et les côtes de Champagne sont les deux rebords d'un même bassin géologique. La Cornouailles et le Pays de Galles sont le pendant de la Bretagne, alors que l'Ecosse offre les paysages de l'Auvergne du Nord. (1)

Attirée, presque malgré elle, d'un côté par le Continent, de l'autre par l'Amérique, la Grande-Bretagne s'est, cependant, toujours considérée comme "une nation à part" et aucun pays ne lui a jamais disputé ce particularisme. Nulle part les forces traditionnelles ne sont restées aussi vives; nulle part un peuple n'a mieux su s'adapter, par ses institutions et sa mentalité, aux réalités les plus discordantes. La Grande-Bretagne franchit ces obstacles à sa manière, un peu à part du reste du monde.

(1) Encyclopaedia Universalis, vol. 7, p. 865.

LA REPUBLIQUE D' IRLANDE

"Je suis profondément convaincu que les Irlandais sont des Espagnols perdus en mer et jetés au rivage en terre nordique voilà pourquoi ce sont les seuls catholiques du Nord." (1)

Etrange origine que celle du peuple de cette petite île, patrie d'une des nations les plus anciennes du continent européen et qui ne se révéla réellement au monde qu'au Vème siècle, lors de l'introduction du christianisme.

"L'avènement du christianisme marque le début de l'âge d'or pour l'Irlande. Du VIème au IXème siècle, cette île contribua grandement à maintenir la civilisation européenne en répandant la foi chrétienne sur le continent, ravagé après la chute de l'empire romain par les invasions barbares. L'effort et ses résultats furent énormes pour une nation si petite et si lointaine. Des moines irlandais - véritables "conquistadores" de la foi - évangélisèrent les contrées les plus reculées, au nord jusqu'en Islande, à l'est jusqu'à la lointaine Kiev. Où qu'ils fondassent leurs monastères, ceux-ci devinrent des foyers de science, tel Iona en Ecosse ou Luxeuil en Bourgogne ... St Gall en Suisse. St Kilien, l'apôtre de Franconie, fonda le couvent de Wurzburg; St Fergil - qui devint le premier évêque de Salzbourg - travailla en Bavière; et St Fridolin à Strasbourg et en Alsace.

Des étudiants de l'Europe entière affluèrent vers ces grands monastères irlandais. Beaucoup d'entre eux en revinrent en hommes

(1) Madariaga S. de, Portrait de l'Europe, p. 194.

éminents, tel Robert Sorbon, fondateur de l'Université de Paris. L'illustre savant Zimmer a résumé leur activité en écrivant que "ces moines irlandais détenaient et diffusaient la plus haute civilisation, qu'ils possédaient et enseignaient tout le savoir de leur époque, posant ainsi les fondements de la civilisation occidentale même." (1)

L'essor des lettres irlandaises, à cette époque, fut capital pour l'Occident. En effet, cette littérature conserva le legs celtique tout en fusionnant avec la culture latine : l'esprit qui en naquit imprégna le Moyen Age, nourrit le romantisme tout entier et marqua profondément la littérature européenne comme celle des Etats-Unis.

La langue celtique, parlée en Irlande depuis des temps immémoriaux, est encore appelée gaélique ou goïdelique, du vieil irlandais "goïdel", terme d'origine brittonique dont l'équivalent moderne est le mot gallois "guyddel", "irlandais". Le gaélique a probablement été introduit en Irlande au début de l'ère chrétienne.

Toute la tradition écrite est monastique et le nom donné à la science chrétienne, "legend" (du latin legendum) évoque le passage de l'oral à l'écrit. Dès les premiers temps de son établissement en Irlande, l'Eglise incita à l'emploi de l'irlandais dans les écrits religieux, si bien que l'irlandais prit en peu de temps la place du latin.

Sous le règne d'Elisabeth (1558-1603), la langue irlandaise allait perdre peu à peu sa place, l'Angleterre étant parvenue à réduire la puissance de la noblesse irlandaise et anglo-irlandaise. Mais la littérature irlandaise n'était pas morte. De même que les bardes succédèrent aux filids au XIIème siècle, de même une école de poètes succéda aux bardes. Durant tout le XVIIème siècle, la poésie ne fut qu'un cri patriotique passionné.

Au début du XIXème siècle, Thomas Osborne Davis fut le premier à comprendre que la langue irlandaise pourrait devenir une force politique dans un mouvement nationaliste. Maints pays d'Europe connurent des mouvements semblables mais, en Irlande, les obstacles à surmonter furent

(1) Van Hoek K., "L'Ile et l'Etat", Europa Aeterna, t. 2, p. 165.

particulièrement difficiles : les Irlandais parlant leur langue nationale avaient un statut de minorité. Le mouvement de renaissance gaélique trouva son apogée dans le statut de la République irlandaise, où l'anglais et l'irlandais jouissent des mêmes droits devant la loi - de sorte que les deux langues sont enseignées dans les écoles.

L'Irlande, une petite île à la périphérie géographique de l'Europe, mais au cœur du patrimoine culturel de celle-ci.

L' ITALIE

"La culture d'un peuple fait penser à ce réseau que l'araignée tisse autour d'elle. C'est ce réseau, cette toile, qui lui permet de faire son métier, de parvenir à sa véritable existence. Comme tout autre peuple, celui d'Italie n'aurait pas d'être ni d'histoire s'il n'avait produit sa culture, tout comme l'Europe glisserait au néant si elle trahissait la sienne. Qu'un tel péril soit suspendu sur l'Europe aujourd'hui, nul ne l'ignore. Mais en Italie, en dépit de l'incroyance, de l'engourdissement, de la négation, il semble que l'on perçoive l'aube d'une autre renaissance Rien d'essentiel n'est tout à fait perdu, peut-on dire; rien de ce charme qui émane du sol d'Italie et qui s'est fait sentir à travers tant de générations." (1)

Un charme pénétré, à la fois, par une vie locale intense qui a favorisé la formation de nombreuses principautés et républiques, par une tendance à s'associer aux activités politiques, commerciales et culturelles d'autres contrées, de sorte que l'Occident tout entier semble se prolonger jusqu'aux limites extrêmes de la péninsule. Ce trait explique qu'un Européen trouve toujours, en Italie, quelque écho de ce qu'il a laissé dans son pays. Ce trait s'explique lui-même par l'imprégnation de l'Italie par deux "universalismes" qui eurent pour centre Rome : celui du grand empire méditerranéen de l'Antiquité et celui de l'Eglise chrétienne.

Etroitement liée, dans le monde antique, à tous les actes de la vie, la religion, depuis le Moyen Age, n'a cessé de donner un cadre à l'existence. Les saints, et l'Italie en compte de très grands, sont l'objet d'une dévotion toute particulière et ont une appartenance locale bien définie : St François à Assise, St Antoine à Padoue, St Nicolas à Bari ... alors que de nombreux sanctuaires célèbrent la Madone.

(1) Schott R., "La Culture Italienne", Europa Aeterna, t. 1, p. 209.

"C'est dans ce domaine, dans ce jardin secret de la religion, qu'un peuple manifeste ce qu'il est. L'Italien est catholique, à la réserve de minorités infimes, mais catholique à l'italienne. On pourrait aller plus loin, prétendre qu'au nord de la péninsule, le catholicisme est à la gauloise, dans le centre, à l'étrusque, dans le sud, à la grecque ... Ce catholicisme qui parle aux sens, c'est presque un caractère physiologique du peuple italien." (1)

D'un côté, une dévotion teintée de superstition à laquelle se mêlent les interdits de la morale chrétienne; de l'autre, une indulgence pour la faiblesse humaine, tout empreinte de satire et d'ironie. Du Florentin Burchiello au Sicilien Pirandello, en passant par Machiavel, Goldoni, Gaetano De Sanctis, les mécanismes humains et sociaux sont disséqués avec légèreté et humour, irrévérence et cruauté.

C'est sans doute dans l'art, qu'il soit littéraire, musical ou autre, que le génie italien s'est exprimé le plus intensément. La tradition méditerranéenne de la vie urbaine a tout naturellement contribué à favoriser la création artistique dans les cités de quelque importance. Nombreuses à avoir un rang de capitale, ces dernières sont souvent le fruit des divisions du passé. En effet, l'histoire locale associe étroitement architecture, sculpture et peinture dans un effort d'embellissement de la cité. L'éclat de chaque foyer bénéficie non seulement de l'esprit d'émulation mais encore de l'impulsion donnée par les forces politiques, les corporations ou de puissants seigneurs. Le mécénat en est issu.

Phénomène typiquement italien, le mécénat se développe avec l'apparition des seigneuries dont les jours de gloire coïncident avec la Renaissance. C'est ainsi que Florence ne serait pas ce qu'elle est sans les Médicis, Urbino sans les Montefeltro, Bologne sans les Bentivoglio, et l'on évoque inévitablement les Visconti et les Sforza à Milan. L'autonomie, le concours des différentes techniques et les impulsions du mécénat ont contribué à définir la notion de ville d'art. La plupart des villes italiennes peuvent revendiquer ce titre. Tout l'art italien ne peut, cependant, s'expliquer par le rôle des villes;

(1) Schott R., "Le Paysage et le Peuple", Europa Aeterna, t. 1, p.185.

il faut y ajouter celui tenu par des entités plus vastes, les régions, résultats d'un effort d'unification politique.

A partir du Quattrocento, une tendance au regroupement des cités s'affirme d'une manière plus générale et l'hégémonie progressive de certaines villes se dessine sans pour autant nuire aux cités de moindre importance. Les échanges artistiques y contribuent très certainement, tout en faisant ressortir le rôle personnel des artistes qui, dès la période médiévale, étaient parvenus à faire reconnaître leur dignité de créateur. Nombreux sont ceux dont le champ d'activité prend alors des dimensions nationales, voire européennes.

Mais "considérons encore le génie italien. Même dans les jours où il évoque les plus pures extases, il ne peut autrement que de se mouvoir dans le sensible et dans les formes nettes. Aussi bien dans les arts plastiques que dans la poésie ou la musique, il n'est pas une oeuvre qui ne parle aux "yeux". Les strophes de Pétrarque : des tableaux, et pas seulement des symboles ou des allégories. Les tercets du Dante font penser à des bronzes étrusques La musique italienne, du choral grégorien jusqu'à Respighi et aux contemporains, en passant par Monteverdi, Palestrina, Scarlatti et les maîtres de l'opéra, est toute linéaire, toute plastique Et plus tard, ces beaux génies de Michel-Ange, qui semblent délivrés du poids de leur pierre tombale ou les rêves de bronze d'un Donatello, le tracé puissant des fresques de Giotto, les surfaces lumineuses de celles d'un Piero della Francesca Les poètes sont, plus qu'ailleurs au monde, artistes de l'image. Les compositeurs sont des artistes qui s'entendent à fondre mélodie et couleur. Les architectes, créateurs d'imposantes ou gracieuses façades, sont des artistes de la parfaite proportion. De sorte que l'Italie est devenue un musée en ceci que le pays entier, avec ses contrastes évoque un sanctuaire de muses, de l'harmonie, de la beauté." (1)

L'apport de l'Italie à la culture occidentale est finalement si ramifié, si intime qu'elles ne se conçoivent pas l'une sans l'autre.

(1) Schott R., "Le Paysage et le Peuple", Europa Aeterna, t. 1, p. 215.

LE GRAND-DUCHE DE LUXEMBOURG

Le Grand-Duché de Luxembourg figure parmi les plus petits Etats d'Europe.

Ses 2587 km² offrent un paysage de contrastes: L'"Ösling" septentrional prolonge, de ses montagnes, les Ardennes; L' "Eifel" court de la Meuse au Rhin, alors que le "Gutland" méridional déploie ses plaines tranquilles.

Témoins d'un passé héroïque sur une terre qui est un des champs de bataille classiques de l'Europe, des châteaux forts, Vianden sur l'Our, Bourscheid, Falkenstein ... dominant un plateau d'ardoise recouvert de bruyères et de forêts. A ses pieds, l'Our, la Blees, la Clerf, la Wiltz et la Sûre serpentent dans de profondes vallées. Les formes pittoresques ont valu à cette partie Nord-Est du pays le nom de Suisse luxembourgeoise. Au Sud, le pays épouse les formes douces des vallons drainés par l'Alzette, qui se jette dans la Moselle - la seule rivière navigable du Grand-Duché - et dessine une partie des frontières à l'est. C'est la région du blé et du bon vin. A la base de la côte de Moselle où le minerai de fer affleure, les agglomérations de Dudelange, Esch-sur-Alzette et Differdange sont des centres sidérurgiques d'importance qui assurent au Luxembourg une place de marque parmi les pays producteurs et exportateurs d'acier.

Le nom de Luxembourg est apparu dans l'histoire quand, en 963, le Comte de Sigefroi se rendit acquéreur d'un site stratégique, emplacement de la ville actuelle de Luxembourg, sur lequel se trouvait un petit fortin appelé "Lucilinburhuc". Le Comte, fondateur de la Maison de Luxembourg, construisit un château sur cette hauteur du "Boch", située au confluent de l'Alzette et de la Pétrusse et en fit le noyau de la ville et du comté du même nom ... En 1815, le Congrès de Vienne élevait le comté au rang de Grand-Duché.

"Il a été soutenu, écrivait Joseph Bech dans un mémoire de 1942, que le Grand-Duché n'était qu'une création artificielle de la diplomatie européenne. Rien n'est plus faux Entourée par la France, l'Allemagne et la Belgique, cette petite nation n'est ni française ni allemande ni belge ni un mélange des trois. C'est une entité possédant des caractères physiques, sociaux, ethniques parfaitement originaux. A la vérité, les trois quarts du Luxembourg historique ont disparu sous les nationalités voisines et la bonne fortune seule a préservé le noyau central du même sort." (1)

Et pourtant, seul de tous les territoires voisins nés dans des conditions analogues, le Grand-Duché de Luxembourg a pu survivre en tant qu'entité nationale. Il est essentiellement "le pays de la synthèse de deux cultures, une expérience de symbiose. Son histoire, qui remonte au IXème siècle, est celle d'un pays de frontière qui, de 1453 à 1815, a passé par une longue suite de dominations étrangères-bourguignonne, espagnole, française, autrichienne, hollandaise, etc.- s'assimilant des éléments de langue, de droit, de moeurs, de littérature, mais conservant opiniâtement une certaine originalité de penser, de sentir, de vivre. Depuis mille ans environ, le territoire comporte une population mélangée, formée d'éléments germaniques et wallons parlant les deux langues; les deux cultures, allemande et française, s'y interpénètrent (mais) le patois (franco-mosellan) est le parler courant de toutes les couches de la population; il est le véritable critère de la nationalité." (2) Or, ce trilinguisme n'a-t-il pas contribué à la formation d'une conscience européenne plus aiguë ?

"L'on peut dire que la conscience du peuple luxembourgeois passe de la conscience nationale à la conscience européenne à travers son trilinguisme et en fait, non pas seulement un agrégat, mais une synthèse qui s'accomplit dans son esprit et dans ses moeurs Peu de pays ont poussé la synthèse culturelle aussi loin que le Luxembourg".(3)

(1) Cartier R., Les 19 Européés, p. 226

(2) Frieden P., "Le Luxembourg, Pays de Synthèse", Europa Aeterna, t.2, p. 112.

(3) Idem op. cit. p. 114.

Dans la grande Europe des Neuf, un territoire exigu avec une population infime a su s'affirmer. Si l'histoire a une valeur explicative, ce tout petit pays, égalant le dixième de la Belgique, est certainement un cas modèle. Pays charnière entre le monde germanique et le monde roman, le Grand-Duché de Luxembourg peut jouer, dans l'Europe en voie d'unification, le rôle modérateur auquel l'invite précisément son exiguïté. Il n'y a d'ailleurs pas manqué jusqu'à présent.

LES PAYS-BAS

"Dieu a créé la terre mais a laissé aux Néerlandais
le soin de créer les Pays-Bas."

L'originalité fondamentale de ce pays est tout entière dans ce vieux dicton qui se veut l'illustration de la lutte séculaire des hommes contre les eaux de la mer et des fleuves. Si le paysage plat et quasi amphibie des polders caractérise surtout la moitié nord-ouest du pays, c'est dans tout le pays que l'on retrouve des plaines verdoyantes qui s'étirent à l'infini, les traînées claires des rivières et des canaux, le ciel nébuleux des toiles du XVIIème siècle. Partout semble régner une étroite communion entre la terre et l'eau, entre l'environnement et l'homme.

L'eau a profondément marqué, non seulement les habitants de la côte, mais le peuple néerlandais dans son ensemble. Ce fait peut, par exemple, s'illustrer par le grand nombre d'expressions, d'images, de dictons que la langue néerlandaise emprunte à la navigation, à la construction des digues, en un mot à l'eau. Actuellement encore, les eaux continentales constituent 1/20ème de la surface totale du pays et, si l'on ajoute les vastes golfes et les eaux territoriales, on s'aperçoit que les Pays-Bas ont une surface liquide plus importante que celle de la terre ferme. C'est dire le rôle que l'élément aquatique tient dans la vie des Néerlandais et de quelle manière il les a conditionnés.

Si l'individualisme néerlandais est, pour une part non négligeable, le fruit de sa lutte contre les eaux, il prend, peut-être plus profondément encore, ses racines dans la navigation.

La vie réelle du Néerlandais ne se déroule principalement ni au contact de l'eau ni sur la place publique mais bien dans le cercle

de famille. Cela explique pourquoi, aux Pays-Bas, les intérieurs sont l'objet de plus de soins et marqués d'une individualité plus forte que les édifices publics.

Le caractère du peuple néerlandais est le produit de son histoire, et cette histoire est pour une grande partie la réponse au défi que lui posait la nature.

"On ne pourra jamais comprendre les réalisations économiques du peuple néerlandais et le rôle qu'il joue dans la vie économique mondiale, si l'on ne connaît pas sa mentalité particulière. Des éléments géographiques tels qu'une situation favorable ou un climat particulier ne pourront jamais expliquer à eux seuls le développement extraordinaire de l'agriculture et des industries, la maîtrise acquise dans la construction d'ouvrages hydrauliques, la place que les Pays-Bas occupent dans la navigation et le commerce internationaux, facteurs qui sont autant de pièces maîtresses dans la vie économique néerlandaise. Tout cela doit être attribué avant tout aux qualités typiques du caractère de ce peuple dont la définition la plus précise serait peut-être : sobriété et réalisme." (1)

Les vertus hollandaise sont celles d'un peuple qui a traversé une longue histoire nationale et qui est placé au carrefour de grands courants économiques mondiaux.

On ne saurait quitter le sol néerlandais sans se glisser dans le domaine mystérieux de l'art.

Bien avant l'introduction de la technique de la peinture à huile, l'art néerlandais était connu pour la peinture murale, le vitrail et la miniature. Le passage de la miniature à la peinture à l'huile sur panneau ouvre un vaste champ de possibilités aux artistes : des détails plus raffinés, une certaine indépendance quant aux symboles introduits dans les retables Les arrière-plans se métamorphosent en paysages où semble s'être infiltrée une beauté d'une délicatesse toute particulière; l'art de la nature morte s'épanouit. Robert Campin, Jan van Eyck, Roger van der Weyden jettent ainsi, au XVème siècle, les fondements de l'art néerlandais. Enfin Quentin de Metsys (1465-1531), premier portraitiste

(1) Verkade W., "Le Royaume des Pays-Bas", Europa Aeterna, t. 2, p.82.

du XVIème siècle, est aussi le premier Flamand à subir avec quelque importance l'influence de Leonard de Vinci et de l'art italien en général. A sa suite, les peintres se spécialisent : le paysage, l'étude de caractères deviennent des sujets indépendants. L'art néerlandais du XVIème siècle est l'art le plus révolutionnaire de son temps : la composition ne se construit plus selon un ordre régulier; les états climatiques, chutes de neige, brouillards, brumes ... sont rendus avec finesse; l'iconographie et le tableau de genre se renouvellent. C'est l'époque de Joachim Patenier, premier peintre paysagiste des Pays-Bas, Pieter Bruegel dont les oeuvres sont de véritables "tableaux de moeurs", Adam Van Noort et Otto van Veen, maîtres de Rubens dont le génie éclate à l'aube d'un XVIIème siècle qui met fin au "maniérisme" du passé.

Tout devient alors expression, mouvement, symbole avec Van Dyck, Jordaens, Rembrandt, Jan Steen, "artistes universels", tout comme Rubens dont le nom, au retour d'un long séjour en Italie, sera, dès 1608, synonyme, en Flandres, d'art baroque. Dans la peinture de cette époque, le portrait garde une place de choix : Gonzales Coques, Ter Borch placent leurs personnages dans un cadre susceptible d'évoquer la place qu'ils tiennent dans la société.

Si jusqu'en 1609 il y a les Pays-Bas, les dix-neuf provinces se trouvent, après cette date, de facto séparées en deux parties, de sorte que l'art du XVIIème siècle se partage entre l'art flamand et l'art hollandais; la distinction est telle que l'influence de Rubens, rentré à Anvers en 1608, se fera à peine sentir dans le Nord, officiellement protestant. La séparation politique est à l'origine d'une lente séparation culturelle.

Est-elle responsable de la décadence de l'art néerlandais qui, à partir de 1675, va en s'accroissant ? Ou est-ce l'influence française ? Ou bien est-ce à l'absence d'impulsion extérieure qu'il faut attribuer le provincialisme dans lequel sombra l'art hollandais ?

Vers 1860, le climat change grâce à l'école dite "de La Haye" : Anton Mauve, les frères Maris, Joseph Israëls finissent par imposer leur vision réaliste. Van Gogh sera le précurseur des fauves et des expressionnistes. Parallèlement, un esprit nouveau s'affirme en architecture, sous la conduite de Hendrik Petrus Berlage qui rompt avec

L'académisme et recherche le concours de sculpteurs.

L'art hollandais a retrouvé l'élan créateur qui avait été le sien dans ce singulier jaillissement, presque à chaque génération, d'une pléiade d'artistes et d'oeuvres sur une terre pourtant ingrate dans sa platitude.

NEUF PAYS, MILLE VISAGES

Pour chacun des neuf pays de la Communauté Européenne, il serait aisé de multiplier les images, de faire ressortir d'autres aspects caractéristiques ... La présente étude se borne à souligner quelques traits marquants afin de composer une image rapide mais non déformante de la diversité à partir de laquelle l'Europe tente, non sans effort, de s'ériger en communauté.

Pour atteindre ce but suprême d'une communauté consciente de son identité une et multiple, il s'agit de faire surgir, à partir de ce qui distingue les Européens, c'est-à-dire la variété des modes d'expression et de manifestations existentielles, ce qui les unit, c'est-à-dire les valeurs fondamentales culturelles qui leur sont communes.

Opposition apparente mais aussi complémentarité, deux caractéristiques que résume la dimension européenne de la culture dont la prise de conscience en profondeur représenterait un considérable pas en avant dans la compréhension mutuelle des peuples d'Europe. Pour Joseph Basile, auteur de l'ouvrage Les Atouts de l'Europe, "le fruit des complémentarités reste toujours réel. Ne prétend-on pas que la fortune des Etats-Unis résulte du brassage des pionniers irlandais, allemands, scandinaves et italiens ? En agriculture, les graines hybrides donnent les plus vigoureuses récoltes." (1) A condition qu' "hybride" signifie convergence harmonieuse et non pas abolition des différences et dissolution dans l'uniformité.

L'Europe connaît cette fortune incommensurable d'être, selon le mot de Montesquieu, "un Etat composé de plusieurs provinces". La richesse de sa diversité constitue la pierre angulaire de l'édifice européen à condition de parvenir à briser les chaînes carcérales des nationalismes aliénants. Dans L'homme Re-Naturé, Jean-Marie Pelt va jusqu'à faire de la

(1) Basile J., Les Atouts de l'Europe, p. 23.

construction européenne "une étape indispensable et privilégiée permettant d'expérimenter, dans un cadre géographique et culturel étonnamment riche et diversifié, les valeurs de solidarité et les bienfaits du dépassement des intérêts et des égoïsmes, qu'ils soient individuels ou de groupes, catégoriels ou nationaux La construction européenne est un test permanent de notre capacité ou, plutôt, de notre incapacité de dépassement." (1)

"Retenons ce qui nous unit; oublions ce qui nous divise" écrivait Alain Or, par-delà les diversités, les divergences, les oppositions, les peuples de l'Europe révèlent de singulières ressemblances. L'Europe, en effet, n'est pas seulement un espace géographique, une ethnographie, une histoire ou encore une politique; L'Europe est aussi "Le continent de la vie interrogée" (Stanley Hoffman). L'antiquité gréco-latine lui a légué la question de l'homme; Le judaïsme, celle de Dieu et l'Europe n'a jamais cessé de s'interroger sur l'homme et sur Dieu et de mêler ces deux interrogations. Au fil du temps, l'Europe en a acquis un mode de penser, de sentir, d'être, un style de vie, qui distingue l'Européen de l'Africain ou encore de l'Asiatique. Et c'est ce qui fait des provinces européennes une profonde et authentique communauté de culture.

(1) Pelt J.M., L'Homme Re-Naturé, p. 238.

B. "LA CULTURE EST L'HERITAGE DE LA NOBLESSE DU MONDE" Malraux

1. Peut-on se passer de la culture ?
2. La culture, instrument de compréhension et d'union
3. Action communautaire dans le secteur culturel

B. "LA CULTURE EST L'HERITAGE DE LA NOBLESSE DU MONDE" Malraux

1. Peut-on se passer de la culture ?

"Etant donné qu'il faut unir l'Europe pour les motifs que nous indique clairement la conjoncture mondiale du XXème siècle, la culture des Européens peut-elle contribuer à cette union ou bien lui fait-elle obstacle ?".

Denis de Rougemont pense qu'il faut répondre "oui" aux deux questions.

"Et ce paradoxe apparent définit assez bien le rôle que doit aujourd'hui s'assigner toute institution culturelle soucieuse des destins de l'Europe On ne fera pas l'Europe sans sa culture, car ce serait faire l'Europe sans ce qui la définit : cette culture fonde et manifeste l'unité qui est la vraie base de notre union. Mais, d'autre part, elle seule peut expliquer les divisions mortelles qui s'opposent à l'union." (1)

Or, à l'aube de l'aventure européenne, Robert Schuman affirmait déjà avec clairvoyance qu' "une construction européenne qui ne serait fondée que sur de simples considérations matérielles irait fatalement à l'échec."

L'Europe des Six, celle du Traité de Rome, était appelée à être bien plus qu'une zone de libre circulation des marchandises, un Marché Commun. Comme sa dénomination officielle en témoigne, elle devait former une communauté économique et se préparer à devenir une communauté politique. Plus de vingt années se sont écoulées depuis lors. L'Europe des Neuf apparaît beaucoup plus proche d'une zone de libre échange aux contours incertains et largement ouverte à tous les vents que de la véritable communauté économique préluant à l'union politique dont rêvaient les Européens de

(1) "Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels Français", p. 70.

larges vues et de foi vivante que furent Jean Monnet, Robert Schuman, Conrad Adenauer, Alcide de Gasperi.

Si, aujourd'hui plus que jamais, l'Europe suffoque, hésite, se traîne vers une union qui s'efforce d'émerger de ces "querelles de clocher" que cultivent, dirait-on, certains gouvernements dépourvus d'une authentique vision européenne, c'est qu'elle a été trop longtemps amputée de la dimension la plus profondément ancrée en elle : celle de sa culture. Et, dans ce sens, Denis de Rougemont a bien raison d'affirmer que l'on ne fera pas l'Europe sans sa culture.

Dans son rapport intitulé "Les expériences de la coopération culturelle et les problèmes intra-européens", Henri Brugmans abonde dans le même sens : "Lorsqu'on observe les efforts entrepris pour aboutir à une union européenne, on est frappé par le peu de place que la culture et la politique culturelle y tiennent. Ce fait est d'autant plus surprenant que tout l'idéal européen est, en dernière analyse, culturel par nature." (1) Pour l'ancien Recteur du Collège d'Europe de Bruges, c'est une erreur fondamentale commise par ceux qui ont préparé le Traité de Rome. Erreur pourtant commise en toute innocence, puisqu'il eût été difficile de faire admettre, particulièrement au lendemain d'une guerre, qu'un marché commun entende s'occuper de culture. Mais erreur tout de même, car "peut-on séparer la vie économique de la philosophie, consciente ou inconsciente, qui l'inspire ? L'économie serait-elle culturellement "neutre" ? " (2)

Par la vision globale qu'elle donne de l'homme et de la société, la culture est seule capable de réunir les Européens en une communauté vivante. N'est-ce pas elle qui a créé les moyens de la puissance de l'Europe ?

Saura-t-on reconnaître à temps que, derrière les conflits politiques souvent mesquins et les inégalités économiques trop souvent criantes, il y a une réalité durable et profonde qui est la culture ?

(1) XXXème Table Ronde de l' "Association pour l'Etude des Problèmes de l'Europe", mars 1977, p. 1.

(2) Idem op. cit., p.2.

Méconnaître la réalité culturelle, c'est aggraver les malentendus sur le plan économique et social; la pénétrer pour mieux saisir telles manières de penser, d'être et d'agir, c'est éviter des conflits, c'est construire l'avenir.

Il est de ce fait capital que les Européens prennent conscience de ce qu'ils ont de plus authentique, leurs cultures respectives, qu'ils apprennent à les connaître et qu'ils perçoivent en même temps cette communauté culturelle qui les unit et qui détermine l'identité européenne nécessaire et indispensable à la création de l'Union Européenne. D'une Union qui alors seulement ne sera plus uniquement l'oeuvre des Etats. Il faut parvenir à faire de l'Europe "une communauté inventive qui sache trouver dans la richesse de ses différences ajoutées la cohésion de son identité." (1)

2. La culture, instrument de compréhension et d'union

Une action intelligente et généreuse, ignorant les barrières frontalières, s'impose. Mais il faut se hâter. D'autant plus que la richesse du passé de l'Europe pose la question du devenir de sa culture face à l'évolution historique et celle de la politique à mener pour fixer et développer les formes de création collective et individuelle dont dépend le visage futur de la société.

"C'est en effet en vertu de la politique de la culture que se réalise l'histoire en son sens le plus vrai; c'est-à-dire, que l'homme fait l'histoire, au lieu de la subir, qu'il la domine, qu'il la veut, qu'il la réalise. Il la fait avec l'Etat et en même temps contre l'Etat, l'incitant à sortir des limites que celui-ci aurait aimé se fixer, bousculant sa

(1) Benoist J.M., Pavane pour une Europe défunte, p. 30.

naturelle inertie, combattant ses privilèges, tout en le renforçant et en l'enrichissant, tant matériellement que spirituellement." (1)

Or, bien mener une "politique culturelle", ce n'est pas asservir la culture à une certaine politique; c'est, au contraire, développer des valeurs humaines telles que l'égalité et la démocratie et les intégrer à l'ensemble de la politique sociale. C'est aussi améliorer la qualité de la vie dans les collectivités urbaines et rurales, encourager la création artistique, développer le pluralisme culturel en favorisant, par exemple, l'expression des groupes minoritaires tels que celui des travailleurs migrants. En préservant les liens des migrants avec leurs cultures nationales, le pays hôte s'enrichit d'apports divers. Mettre en oeuvre une politique culturelle, c'est, en un mot, faire de la culture un instrument de compréhension et de rapprochement.

Dans cette perspective, il n'est, certes, pas vain de rappeler que c'est dans la mise en commun des instruments à travers lesquels la société exprime son identité, son travail, ses projets et sa foi - toutes choses qui fondent une culture - qu'émergent finalement le lien et l'action politique consciente. L'Europe se fera politiquement, c'est-à-dire qu'elle "deviendra un ensemble organisé, dans la mesure où il y aura cette solidarité et cohérence culturelle, ce sentiment stimulant d'appartenir à une unité culturelle." (2)

Evidente pour les uns, l'existence de cette unité culturelle est, cependant, fortement contestée par d'autres "d'une part, par référence aux cultures spécifiques et, d'autre part, comme réaction et dépassement, pour ne pas dire refus d'une culture et même d'une civilisation qui est considérée comme désormais marginale et obsolète par rapport à l'irruption dans la vie de tant d'autres facteurs qui lui sont étrangers." (3)

Mais, lorsque Henri Brugmans pose la question fondamentale : "Pourquoi intégrer l'Europe ? Pourquoi l'Europe des Neuf et non pas

(1) Campagnolo U., Petit Dictionnaire pour une Politique de la Culture, p. 28.

(2) "Europe", éditorial, 11 mars 1977.

(3) Idem op. cit., 11 mars 1977.

L'Organisation de Coopération et de Développement Economique ? Pourquoi, sinon pour des raisons extra-économiques ? "Il se répond à soi-même : "L'Union de l'Europe est désirable parce que l'Europe constitue une partie plus vaste que les nations individuelles. Elle est un domaine culturel spécifique, une civilisation particulière parmi d'autres, un phénomène spirituel, une "terre des hommes" qui n'est peut-être pas meilleure que d'autres, mais qui, au moins, est douée d'une identité originale propre." (1)

C'est encore ce qui ressort de la "Déclaration sur l'identité européenne" qui fut adoptée, à Copenhague, en décembre 1973, par les neuf pays membres de la CEE. Pleine d'élan, il conviendrait de la tirer de l'ombre et de lui rendre son dynamisme initial :

"Les neuf Etats européens, que leur passé et la défense égoïste d'intérêts mal compris auraient pu pousser à la division, ayant dépassé leurs antagonismes, ont décidé de s'unir en s'élevant au niveau des nécessités européennes fondamentales, pour assurer la survie d'une civilisation qui leur est commune.

Désireux d'assurer le respect des valeurs d'ordre juridique, politique et moral auxquelles ils sont attachés, soucieux de préserver la riche variété de leurs cultures nationales, partageant une même conception de la vie, fondée sur la volonté de bâtir une société conçue et réalisée au service des hommes, ils entendent sauvegarder les principes de la démocratie représentative, du règne de la loi, de la justice sociale - finalité du progrès économique - et du respect des droits de l'homme, qui constituent des éléments fondamentaux de l'identité européenne." (2)

Et plus loin :

"Cette variété de cultures dans le cadre d'une même civilisation européenne, cet attachement à des valeurs et des principes communs, ce rapprochement des conceptions de la vie, cette conscience de posséder, en commun des intérêts spécifiques et cette détermination de participer à la construction européenne donnent à l'identité européenne son caractère original et son dynamisme propre." (3) Construction européenne à laquelle

(1) Brugmans H., Rapport : "Les Expériences de La Coopération Culturelle et Les Problèmes Intra-Européens", p. 3.

(2) Parlement Européen, Bulletin 1973-74, n° 46/73, p. 8.

(3) Idem op. cit., p. 9.

sont, par ailleurs, invitées toutes "nations européennes qui partagent les mêmes idéaux et les mêmes objectifs." (1)

Atteindre cet "équilibre supérieur" qui est l'union n'est pas une tâche aisée; mais les "peuples qui ont franchi les océans, discipliné la matière, canalisé les isthmes, construit les polders, vécu les plus grandes aventures intellectuelles, bâti des cathédrales, des palais, des jardins incomparables, atteint les sommets les plus sublimes de l'art et de la religion, ne peuvent que s'enflammer à l'idée de ces difficultés si exaltantes et, très exactement, créatrices." (2)

Défi d'autant plus grand qu'il s'agit de bâtir l'Union autour de la personne humaine qui doit être "l'exigence et la mesure de l'Europe. (En effet) il faut, dès le départ, que chaque pays participant sache, convienne et veuille que le bénéfice de l'Europe soit d'être au bénéfice de l'homme et non à celui de la Nation, du Capital ou de l'Etat." (3)

C'est pourquoi, dans l'intérêt de ce que l'Europe a été, de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut devenir, il est indispensable que les instances des pays membres et les Institutions de la Communauté oeuvrent en faveur de la culture. Il est non moins indispensable qu'elles médiatisent la culture dans une action d'ensemble demeurée si uniformément économique.

3. Action communautaire dans le secteur culturel

Il serait cependant injuste de prétendre que la Communauté Economique Européenne ait délibérément ignoré le fait culturel. Elle a même développé une action neuve, courageuse, diversifiée dont malheureusement peu d'échos se sont répercutés dans l'opinion publique.

(1) Parlement Européen, Bulletin 1973-74, n° 46/73, p. 9.

(2) Voyenne B., Histoire de l'Idée Européenne, p. 239.

(3) Lambert H., Européens sans Europe, p. 68.

Pour être efficaces et pour ne faire double emploi ni avec les activités culturelles du Conseil de l'Europe ni avec celles qui sont propres à chaque pays membre, les Institutions de la Communauté, tout en n'oubliant pas le caractère spécifique de leurs pouvoirs qui est de nature économique, ont néanmoins utilisé adroitement certaines dispositions économiques et sociales pour développer une action communautaire de nature culturelle. Si cette action est encore discrète, elle est cependant des plus prometteuses.

La Communauté ne saurait encore prétendre avoir une politique culturelle. Elle fait tout simplement état d'une action communautaire dans le secteur culturel. Secteur culturel qui peut être défini comme étant l'ensemble des entreprises et des personnes qui se consacrent à la production et à la distribution des prestations culturelles et des biens culturels. Or, qui dit entreprises et personnes, production et distribution ou prestations et biens dit problèmes économiques et problèmes sociaux et ces derniers sont l'affaire de la Communauté. C'est par cette brèche qu'une action s'est très habilement introduite sur un chantier culturel qui pourra s'activer intensément à partir du jour où l'union économique se sera transformée en entité politique.

*

*

*

Les actions qui se déploient déjà au sein des Communautés Européennes sont imaginées et mises au point dans la Division chargée de l'étude des "Problèmes du Secteur Culturel".

Si le Traité de Rome ne permet pas de développer une politique culturelle européenne, il procure cependant tous les moyens nécessaires pour mener une action communautaire dans le secteur culturel.

Cette dernière, qui est déjà très efficace, est cependant peu connue parce que récente. Elle fut décidée par la Commission le 24 septembre 1974 et approuvée à l'unanimité le 8 mars 1976 par le Parlement Européen.

A ce jour, huit domaines ont été retenus comme prioritaires :

1. Simplification des formalités administratives qui gênent le libre-échange des biens culturels entre les pays de la Communauté.
2. Accroissement de la liberté de circulation et de la liberté d'établissement des travailleurs culturels salariés et indépendants.
3. Aide aux jeunes travailleurs culturels qui désireraient effectuer un stage professionnel dans un pays de la Communauté autre que le leur.
4. Elimination des obstacles fiscaux au développement des fondations culturelles et du mécénat.
5. Rapprochement dans le sens du progrès des législations nationales sur les droits d'auteur, ainsi que sur les "droits voisins" qui concernent spécialement telle ou telle catégorie des travailleurs culturels.
6. Développement des échanges culturels.
7. Sauvegarde du patrimoine architectural.
8. Lutte contre les vols d'oeuvre d'art.

Parmi les études déjà transmises ou en cours d'élaboration, nous citerons :

Les moyens de lutte contre la fabrication et la diffusion de faux dans le secteur des arts plastiques; les législations nationales qui régissent la reconnaissance de la qualité d'expert en oeuvres d'art.

Les services de placement et les travailleurs culturels.

La fiscalité en vigueur pour les travailleurs culturels dans les pays de la Communauté.

Les droits des interprètes et exécutants (musiciens, chanteurs, danseurs) en cas de réutilisation de leurs prestations.

La protection de la propriété artistique des photographes (presse, édition, photographie d'art).

Problèmes que la sécurité sociale pose pour les travailleurs culturels.

Aspects nordiques de la dimension européenne de la culture.

Les attitudes de la jeunesse intellectuelle devant la dimension européenne de la culture.

La dimension culturelle du développement.

*

*

*

Les actions diverses qui ont été entreprises sont des actions concrètes qui répondent à des besoins précis et qui sont toutes susceptibles d'être plus ou moins directement liées à la nature encore purement économique de la Communauté.

La Communauté coopère, d'autre part, avec l'UNESCO et le Conseil de l'Europe, deux organisations internationales dont les activités sont à vocation culturelle au sens le plus large du terme.

Avec l'UNESCO, la coopération se situe en particulier dans le domaine des études. Ainsi, les moyens de lutte contre les vols et trafics illicites d'oeuvres d'art ont fait l'objet d'une étude commandée par la Commission à partir d'une documentation recueillie par l'UNESCO. Quant à l'étude portant sur la dimension culturelle du développement, elle est effectuée par deux experts choisis d'un commun accord et financée à frais partagés.

Avec le Conseil de l'Europe, la coopération se situe au niveau d'échanges réguliers d'études et de documents divers, ainsi que dans le travail en commun dans les réunions organisées par le Conseil de l'Europe et dans lesquelles la Commission est invitée à se faire représenter. Il n'est pas à craindre que l'action communautaire dans le secteur culturel fasse double emploi avec le programme élaboré par le Conseil de l'Europe; au contraire, elle lui est complémentaire. Elle est sa transposition opérationnelle dans le cadre des neuf pays de la CEE. Les champs d'action se trouvent ainsi bien définis de part et d'autre.

C'est au Conseil de l'Europe qu'il appartient de poursuivre la recherche fondamentale sur la culture en soi: définition, contenu, finalité, évolution ... Cette recherche lui permet de tenir à jour et d'adapter aux mutations de la société des notions primordiales, telles que la démocratie culturelle, l'animation socio-culturelle. Il a su développer et répandre ces notions et la politique culturelle des Etats membres s'en inspire largement.

Après bien des études, le Conseil de l'Europe est, ainsi passé de la notion de diffusion de la culture à celle d'animation socio-culturelle. Les pays membres la pratiquent déjà couramment; il conviendrait d'en formuler le contenu à l'échelle communautaire; c'est-à-dire, de s'interroger sur ce que pourrait être l'animation socio-culturelle européenne. Elle s'attacherait à montrer à chaque peuple les autres peuples non seulement dans leur passé mais encore dans leur présent, dans leur contexte actuel. Les peuples doivent se connaître pour se comprendre, se comprendre pour travailler ensemble et travailler ensemble pour donner vie à l'Europe.

L'animation socio-culturelle européenne doit, de ce fait, découvrir une voie nouvelle dans le domaine des échanges culturels qui viseraient à atteindre l'ensemble de la population; c'est-à-dire, toutes les classes d'âge et toutes les catégories socio-professionnelles. Elle doit chercher à provoquer une participation active des peuples à une vie culturelle véritable. Pour y parvenir, elle fera appel aux mass-media qui pénètrent quotidiennement dans les foyers de la quasi-totalité des Européens.

Outre les actions qu'elle développe déjà, La Communauté, quant à elle, se doit de passer au stade de mesures concrètes dans des domaines bien délimités tels que, par exemple, le régime fiscal des fondations culturelles ou le droit d'auteur. Elle se doit aussi de mener des actions ponctuelles qui prolongeront et valoriseront les résultats décisifs que le Conseil de l'Europe a obtenus pour la conservation des monuments et des sites. C'est ainsi qu'en mobilisant des initiatives nationales et locales dans l'Année européenne du patrimoine architectural, le Conseil de l'Europe est parvenu à sensibiliser l'opinion publique et à gagner son appui en ce qui concerne la restauration des éléments menacés du patrimoine.

*

*

*

"Toutes les mesures envisagées dans le cadre de l'application du traité au secteur culturel tendent à l'ouverture, à la communication, à la mise en commun ... L'application du traité au secteur culturel est tout entière tournée vers l'objectif d'une familiarité accrue entre les peuples : elle vise à ce que les frontières intérieures ne fassent plus écran, ni pour les hommes dans la personnalité desquels se reflète le plus nettement l'image de chaque peuple ni pour les oeuvres qui révèlent cette image. Parce qu'elle aboutira à l'atténuation des stéréotypes et des préjugés qui éloignent encore les peuples de la Communauté, l'application du traité au secteur culturel est un moyen de La préparation culturelle de l'Union Européenne." (1) Car l'union politique se profile à l'horizon. Et, on l'a vu, il n'y a pas de politique possible sans prise de conscience d'une identité culturelle commune.

(1) Brunner, "L'Action Communautaire dans le Secteur Culturel", p. 20.

L'expression "Union Européenne" est apparue pour la première fois en 1972, au Sommet de Paris. La Déclaration finale indique que les Chefs d'Etat et de gouvernement ont décidé, pour 1980, "La transformation de l'ensemble des relations des Etats membres en une "Union européenne". Une échéance si rapprochée ne rend-elle pas urgente le déploiement d'un projet culturel ? Après un quart de siècle, il est devenu évident que les échanges de marchandises ne sont pas parvenus à faire sentir aux Européens qu'ils font partie d'une Communauté vivante. Ils aspirent à présent à quelque chose de plus profond.

"Nos populations se préoccupent de valeurs et de problèmes nouveaux dont les traités ne parlent guère; elles constatent que l'Union politique ne découle pas automatiquement de l'intégration des économies Il appartient à la génération actuelle de chercher le passage vers une société post-industrielle qui respecte les valeurs de base de notre civilisation et qui concilie les droits de la personne et ceux des collectivités La construction européenne est autre chose qu'une forme de collaboration entre Etats. Elle est un rapprochement entre des peuples qui cherchent à procéder ensemble à l'adaptation de leur société aux conditions changeantes du monde, dans le respect des valeurs qui sont leur héritage commun." (1)

Ainsi s'exprime Léo Tindemans dans son rapport sur "L'Union Européenne" qu'il a présenté le 29 décembre 1975 au Conseil Européen à la demande des Chefs d'Etat et de gouvernement des Etats membres des Communautés européennes. La culture y tient le rôle de support et de motivation pour l'instauration progressive de l'Union Européenne.

Dans cette perspective, le Premier Ministre belge propose la création d'une "Fondation Européenne" dont le financement proviendrait, pour une partie, de subsides de la Communauté ou des Etats et, pour la plus grande part, de fonds privés, ce qui garantirait son indépendance.

Cette Fondation européenne "aura pour objet de promouvoir, soit directement soit en aidant les organismes existants, tout ce qui

(1) Tindemans L., Rapport au Conseil Européen : "L'Union Européenne", p. 11.

peut concourir à une meilleure compréhension entre nos peuples, en mettant l'accent sur le contact humain : activités de jeunesse, échanges universitaires, débats et colloques scientifiques, réunions de catégories socio-professionnelles, activités culturelles et d'information. Cette fondation aura également un rôle à jouer dans le rayonnement extérieur de l'Europe unie." (1)

Selon le rapport Tindemans, la Fondation européenne se doit d'avoir deux objectifs principaux :

- "une meilleure compréhension entre nos peuples" et
- "le rayonnement extérieur de l'Europe unie".

Si ces objectifs ne manquent ni de générosité et encore moins de clairvoyance, ils ne sont pas non plus handicapés par l'absence d'un dénominateur commun susceptible d'ériger la Fondation sur un facteur concret et de toucher tous les Européens. Pour découvrir ce dénominateur commun, il suffit de descendre aux racines de ce qui constitue l'Europe. Et qu'y trouve-t-on, si ce n'est sa culture ? Elle est tout ce que les Européens possèdent en commun. En effet, en dehors de la culture, peu de choses permettent aux Européens de se reconnaître, de se comprendre, de se sentir solidaires.

De ce fait, les activités culturelles devraient être le dénominateur commun de toutes les activités de la Fondation. Toutes les autres activités que M. Tindemans a énumérées interpellent directement les activités culturelles, qui sont seules capables de leur conférer une cohérence. Si les activités culturelles ne sont pas privilégiées, il y a danger de dispersion et de désordre dans les activités de la Fondation.

Par ailleurs, un souci de complémentarité doit régir la mise en place de ces activités culturelles, afin d'éviter tout double emploi avec celles menées par les Institutions et les Gouvernements, tout en favorisant la coopération avec ces derniers.

(1) Tindemans L., Rapport au Conseil Européen : "L'Union Européenne", p. 29.

Dans la pensée de M. Tindemans, la "Fondation Européenne" contribuerait à la réalisation de l'Europe des citoyens qui, pour sa part, devrait aider à la consolidation définitive de l'Europe communautaire. Pour y parvenir, les contacts entre les personnes et les initiatives culturelles sont quasiment indispensables. De nombreuses propositions faites de différents côtés en ce sens mentionnent :

- Le développement de l'enseignement des langues par une meilleure préparation des enseignants; à cet effet, la Fondation pourrait encourager échanges et stages.
- L'intensification des échanges de jeunes, dans le but d'améliorer la compréhension réciproque entre les jeunes de la Communauté.
- La formation de la jeunesse dans le cadre de l'enseignement en vue de l'assimilation de l'héritage culturel.
- Les contacts intra-communautaires dans des domaines relatifs au sport, à la musique ... à la culture en général.
- des analyses sur la position de la science dans le cadre de la société européenne, afin de parvenir à une meilleure compréhension des relations réciproques entre science et culture dans cette même société.
- L'augmentation de contacts entre les catégories de "travailleurs culturels" de la Communauté; c'est-à-dire, tous ceux qui sont, dans tous les secteurs, les protagonistes du monde de la culture.
- des manifestations communes dans les musées et dans les centres culturels de la Communauté qui mettraient les citoyens européens devant l'évidence qu'ils sont les héritiers d'un patrimoine commun.
- La promotion des actions et des initiatives communes entre les institutions culturelles des pays membres dans les pays tiers, notamment les pays ayant adhéré à la Convention de Lomé, en vue de manifester à l'extérieur l'existence d'une unité européenne à travers les diversités nationales.

De nombreuses propositions pourraient encore être ajoutées aux précédentes. Si elles peuvent toutes être définies comme "culturelles", elles possèdent aussi, par la force des choses, un caractère encore fort général. Il est, d'autre part, encore trop tôt pour les classer par ordre prioritaire et pour préciser telle ou telle action possible. Mais, dans le choix et les propositions éventuelles d'actions dans le cadre de la Fondation Européenne, il conviendrait, cependant, d'avoir pour objectif primordial une meilleure connaissance réciproque des différentes cultures qui font la richesse de la Communauté et de l'héritage fabuleux qu'elles ont en commun.

Créer la Fondation Européenne correspond à un besoin réel et urgent. C'est une réponse à une carence que ressentent les citoyens européens dans leur quête d'une Europe véritable; c'est-à-dire, celle des personnes et non celle, purement économique, des Etats. La Fondation Européenne vient à son heure, parce que la culture est son essence et qu'à travers la culture les Européens apprendront à connaître et à comprendre l'Europe. La Communauté Economique Européenne n'y est pas parvenue car, même si elle a "réalisé certains projets audacieux - la Convention de Lomé par exemple - elle n'a suscité aucun enthousiasme, aucun espoir populaire. Quasi "immobile en d'immenses efforts" (Baudelaire), elle opère dans le vide. Les Européens ne la connaissent pas, ne se reconnaissent pas en elle Dans les débats dits "européens" d'aujourd'hui, on ne sent ni l'impulsion que donne un grand passé commun, ni par conséquent, une projection d'avenir audacieuse. Au contraire, on y sent le grand vide d'une mémoire et la grande absence d'une volonté A l'heure actuelle, l'Europe s'oublie et se paralyse." (1)

En construisant l'Europe à partir de l'économie seul, on l'avait amputée de sa spécificité intrinsèque; on avait oublié que "l'Europe, c'est très peu de chose plus une culture" (D. de Rougemont). Et que la culture lui donne vie et élan. Certains l'avaient cependant compris. Le Centre

(1) Brugmans H., "L'Europe : par son histoire, une vocation d'avenir", dans Denis de Rougemont, L'Ecrivain, L'Européen, édité par Reszler A. et Schwamm H., p. 129.

Européen de La Culture à Genève, la Fondation Européenne de La Culture à Amsterdam et beaucoup d'autres, à Dublin, à Florence et ailleurs l'attestent. Telle une toile d'araignée, une prise de conscience culturelle s'est patiemment et sûrement tissée à travers l'Europe. Un courant est né qui sait que, sans sa culture, l'Europe ne deviendra pas cette entité une et diverse qui seule saura apporter aux pays qui la constituent, ainsi qu'au monde, ce souffle que nul autre ne semble vouloir leur fournir.

*

*

*

Une initiative qui n'en est encore qu'à l'état de projet, mais qui possède une haute signification, mérite d'être encore signalée bien qu'elle dépasse le cadre de l'Europe des Neuf et qu'elle embrasse tout l'espace de l'Europe géographique.

Il s'agit qu'à l'image de l'Académie Française, vieille de plus de trois siècles, se constitue une "Académie Européenne des Sciences, des Lettres et des Arts", avec néanmoins un rôle très différent de celui de l'Institution créée par Richelieu.

Plusieurs fois déjà, il avait été question de constituer une Académie Européenne.

En 1948, Salvador de Madariaga avait longuement caressé le projet. Il en avait parlé autour de lui à des hommes comme Denis de

Rougemont et Henri Brugmans. Il l'avait mentionné au Congrès de La Haye. L'idée était féconde, mais le temps n'était pas mûr. D'autres initiatives suivirent. A Paris, le Président du Comité Central du Rayonnement Français, M. Georges Riond, prit, en 1976/77, des contacts avec différentes personnalités du monde politique et littéraire en vue de créer une institution où se retrouveraient les esprits les plus éminents qui uniraient leurs voix sur les dramatiques problèmes auxquels l'humanité est confrontée.

Une autre initiative était partie de Genève en 1972. L'éditeur Nagel, Vice-Président de l'Association Robert Schuman Pour l'Europe, tenta, sous le couvert de cette dernière, de lancer l'idée et de la réaliser à Venise. Le projet demeura sans suite. Il fut repris, en 1976, par M. René F. Lejeune, Secrétaire général du Centre Robert Schuman Pour l'Europe, avec le concours de M. Jean Babel, Conseiller d'Etat de Genève, M. François Picot, ancien Président du Conseil d'Etat genevois, M. Winspeare-Guicciardi, Directeur Général des Nations-Unies à Genève, et avec l'appui de personnalités comme D. de Rougemont, Louis Leprince-Ringuet, Henri Brugmans, Lew Kowarski, Luigi Magnani, Léo Tindemans, Georges Riond. Une "Fondation Européenne des Sciences, des Lettres et des Arts" doit être constituée à Genève avec, comme objectif principal, la création d'une "Académie Européenne des Sciences, des Lettres et des Arts" dont le siège serait à Genève.

Dans une proclamation (1), le groupe initiateur genevois définit l'esprit et le rôle de l'Académie comme celle d'une institution de réflexion et de combat et non pas de célébration et d'achèvement. Les étapes de la réalisation prévoient, après la constitution formelle de la Fondation, la formation d'un groupe initial d'Académiciens chargés de préparer l'assemblée constitutive de l'Académie. Celle-ci est prévue pour la fin de l'année 1978 ou le printemps 1979.

Si ce projet se réalisait, l'Europe aurait une sorte de porte-parole de sa haute civilisation et de ses traditions culturelles.

*

*

*

(1) Voir annexe.

Il est donc impératif qu'à leur tour les gouvernements saisissent l'importance du rôle de la culture dans la construction de l'Europe et qu'ils mettent tout en oeuvre pour donner à la culture la place qui lui revient. Et aux institutions promotrices de la culture, le soutien qu'elles méritent.

*

*

*

CONCLUSION

"L' EUROPE A PROCURE A L' HUMANITE SON PLEIN EPANOUISSEMENT.

C'EST A ELLE QU' IL APPARTIENT DE MONTRER UNE ROUTE NOUVELLE."

Robert Schuman

La culture européenne ou l'unité dans la diversité. Denis de Rougemont en a fait un plaidoyer d'une grande justesse qui est encore un regard sur hier, en même temps qu'un appel pour demain.

"Depuis cent ans, nos divers peuples ont prétendu posséder des cultures authentiques et distinctes c'est un effet de l'ignorance entretenue par la passion nationaliste, les manuels, les manuels des écoles primaires et la littérature romantique. En fait, aux origines de la culture européenne, il y a trois éléments communs, Athènes, Rome et Jérusalem, qui ont été conjugués pendant les premiers siècles de notre ère. A quoi sont venus s'ajouter l'esprit critique et la science dès la Renaissance, la raison dès le XVIIIème siècle, l'industrie et la démocratie au XIX siècle, la technique au XXème siècle.

L'unité de la civilisation européenne au-delà et en deçà des diversités linguistiques et raciales devient évidente dès que l'on considère nos formes d'expression dans les domaines les plus divers Mais, au-delà et en deçà des formes, il y a les concepts fondamentaux qu'on peut dire spécifiques de l'Europe:.... les notions d'individu, de personne et de vocation personnelle enfin et surtout, l'idée que la diversité des traditions, des langues, des partis, des nations et même des religions, est une condition fondamentale de la créativité et de l'esprit d'invention.

Ce complexe de contradictions fondamentales et d'antagonismes spirituels s'est révélé au cours des âges comme étant le plus créateur de toute l'histoire de la civilisation. Il explique seul que, malgré sa petitesse physique, sa pauvreté relative en matières premières, sa population dense mais minoritaire dans le monde, l'Europe soit devenue le foyer le plus virulent du progrès humain pendant sept siècles. L'Europe actuelle, quels que soient ses vices et les éléments de décadence qu'elle se refuse à éliminer, reste par excellence la terre des hommes

L'unité supranationale de la culture européenne est quelque chose qu'il s'agit aujourd'hui bien moins de définir que de sauver et aussi bien moins d'illustrer en créations

Les vraies sources de la puissance européenne sont spirituelles, morales, intellectuelles La culture sur ce petit cap n'est pas un luxe mais la condition même de notre vie." (1)

Perçue de loin, l'Europe possède une apparence culturelle homogène. En Australie, en Afrique, en Asie, on saisit l'Européen avant le Français, l'Allemand ou le Danois. La physionomie y joue, certes, une part déterminante mais le comportement, la manière d'être ou de s'exprimer indiquent, tout autant, l'Européen avant de révéler, dans des nuances plus subtiles, la province européenne.

Perçu si fortement de l'extérieur, l'Européen, malheureusement, n'a guère conscience de son appartenance à un ensemble plus vaste. Depuis l'appel de Robert Schuman, en 1950, quelque chose s'est toutefois mis en branle dans le psychisme européen. Et les institutions ont commencé à bouger. Un ensemble économique, c'est-à-dire quelque chose de tangible, d'évaluable, s'est constitué qui a déclenché un processus sans toutefois toucher la conscience collective.

Ce phénomène naissant est loin encore de pouvoir cristalliser une attente diffuse, de catalyser un potentiel politique.

C'est la culture qui, sans doute seule, peut jouer le rôle catalyseur. Il s'agit d'une richesse fantastique qui repose dans les profondeurs du subconscient des peuples et qui détermine largement leur comportement.

Il n'y a qu'une action délibérée, systématique qui puisse réussir à "révéler", au sens photographique du terme, les stratifications profondes de l'âme collective de l'Europe qui se reflète dans la culture.

Mais l'Europe unifiée n'est pas un donné. C'est un pari. La faire dans sa réalité la plus vivante, c'est impliquer les personnes et les peuples. Et pour que l'Europe devienne une authentique communauté, les peuples ont le double devoir, contradictoire en apparence seulement, d'abandonner tout particularisme susceptible d'accentuer les différences et de

(1) Rougemont D. de, Le Cheminement des Esprits, p. 57.

préserver jalousement leurs originalités. C'est ainsi que la construction n'aboutira pas à un melting-pot artificiel mais deviendra au contraire une communauté véritable, un organisme vivant riche d'un prodigieux passé.

Il y a une dimension européenne de la culture. Et qui est essentielle à la construction de l'Europe. Il s'agit, pour les responsables du destin des pays en voie d'unification, d'avoir assez de clairvoyance pour enfin se servir pleinement du plus puissant des catalyseurs de l'unité européenne, celui de la culture. C'est à ce prix que la famille privilégiée de peuples qui constitue l'Europe pourra se retrouver pour affronter un avenir qui est aussi lourd de menaces qu'il est riche en promesses. Ce ne serait alors plus une Europe conquérante, ni une Europe hégémonique, mais une Europe qui indiquerait au monde "la route nouvelle" (1) que Robert Schuman lui devinait.

(1) Schuman R., Pour l'Europe, p. 186.

BIBLIOGRAPHIE

=====

TRAVAUX

BASILE Joseph, Les Atouts de l'Europe, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1970, 215 p.

BENOIST Jean-Marie, Pavane pour une Europe défunte, Paris, Editions Hallier, 1975, 199 p.

BRUGMANS Henri, L'Idée Européenne, 1918-1955, 2ème édition, Bruges, De Tempel, Tempelhof, 1966, 316 p.

Les Origines de la Civilisation Européenne, Recherches Européennes, Collection du Collège d'Europe (Bruges), Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1958, 264 p.

Rapport "Les expériences de la coopération culturelle et les problèmes intra-européens", XXXème Table Ronde des Problèmes de l'Europe, La Haye, 11-12 mars 1977, Association pour l'étude des problèmes de l'Europe.

BRUNNER Guido, "L'action communautaire dans le secteur culturel", Commission des Communautés européennes, Bruxelles, 21 janvier 1976.

CAMPAGNOLO Umberto, Petit Dictionnaire pour une Politique de La Culture, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1969, 191 p.

CARTIER Raymond, Les 19 Europes, Paris, Librairie Plon, 1960, 668 p.

COUDENHOVE-KALERGI Richard de, Europe, Puissance Mondiale, Paris, Ed. Stock, 1972, 236 p.

- COUNE Michel, Saint Benoît, Patron de l'Europe et La Vie Monastique
Aujourd'hui, Bruges, Ed. E. Vercruyssen et Fils, 1971, 45 p.
- EUROPA AETERNA, Une vue d'ensemble de la vie de l'Europe et de ses
peuples, sa culture, son économie, l'état et l'homme, Zürich,
M. S. Metz, 1957, 3 vol. illustrés.
- GISCARD D'ESTAING Valéry, Démocratie Française, Paris, Fayard, 1976, 175 p.
- GREGOIRE Robert, L'action communautaire dans le secteur culturel, Diritto
comunitario e degli scambi internazionali, 1976, p. 457-465.
- HERAUD Guy, Peuples et Langues d'Europe, Paris, Ed. Denoël, 1968, 263 p.
L'Europe des Ethnies, Paris, Presses d'Europe, 1963, 320 p.
- HUYGHE René, L'Art et l'Homme, Paris, Librairie Larousse, 1958, 2 t.
- KEYSERLING Hermann von, Analyse Spectrale de l'Europe, Paris, Ed. Gonthier,
1965, 345 p. (Titre original allemand : das Spektrum Europas, 1928).
- LAMBERT Henri, Européens sans Europe, Paris, M. Rivière, 1960, 131 p.
- LORENZ Konrad, L'Envers du Miroir, une histoire naturelle de la connais-
sance, Paris, Flammarion, 1975, 349 p.
- MADARIAGA Salvador de, Portrait de l'Europe, Paris, Calmann-Lévy, 1952, 276 p.
- ORTEGA y GASSET José, La Révolte des Masses, Paris, Ed. Stock, 1961, 248 p.
- PELT Jean-Marie, L'Homme Re-Naturé, Paris, Ed. du Seuil, 1977, 267 p.
- PIRENNE Henri, Mahomet et Charlemagne, Paris, Le Club du Meilleur Livre,
Historia XXVIII, 1937, 253 p.

- RESZLER André, L'Esthétique Anarchiste, Paris, P.U.F., 1973, 113 p.
- RESZLER A. & SCHWAMM H., Denis de Rougemont, L'Ecrivain, L'Européen, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1976, 326 p.
- REYNOLD Gonzague de, La Formation de l'Europe, Paris, Librairie Plon, 1947-1957, 8 vol.
- RICHE Pierre, Les Invasions Barbares, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. "Que sais-je ?", 1974, 128 p.
- ROUGEMONT Denis de, L'Aventure Occidentale de l'Homme, Paris, Ed. Albin Michel, 1957, 270 p.
- Vingt-Huit Siècles d'Europe, la conscience européenne à travers les textes, Paris, Payot, 1961, 413 p.
- Fédéralisme Culturel, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1965, 45 p.
- Le Cheminement des Esprits, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1970, 191 p.
- ROUX Jean Paul, L'Islam en Occident, Paris, Payot, 1959, 304 p.
- SAMPSON Anthony, Les Nouveaux Européens, Paris, Robert Laffont, 1968, 491 p.
- SCHUMAN Robert, Pour l'Europe, Paris, Ed. Nagel, 1963, 209 p.
- SEMAINES SOCIALES DE FRANCE, L'Europe des Personnes et des Peuples, Paris, Le Centurion, 1962, 415 p.
- VERCAUTEREN Fernand, Atlas Historique et Culturel de l'Europe, Paris, Elsevier, 1962.

VOYENNE Bernard, Histoire de l'Idée Européenne, Paris, Petite Bibliothèque,
Payot, 1964, 250 p.

ZAKI ALI & AGA KHAN, L'Europe et l'Islam, Genève, Ed. du Mont-Blanc, 1945,
75 p.

PERIODIQUES

- "Bulletin du Centre Européen de la Culture", Centre Européen de la Culture, Genève.
- "Cultures", Les Presses de l'Unesco et de la Baconnière, vol. II, n° 2 et 3.
- "Europe", Bulletin quotidien, Agence internationale d'information pour la presse, Bruxelles.
- "Ici l'Europe", Revue du Conseil de l'Europe, Strasbourg.
- "Parlement Européen", Bulletin 1973-74, n° 46/73, éd. de langue française.
- "Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels Français", Cahier n° 22, "Quelle Europe ?", Paris, Librairie Arthème Fayard, Février 1958, 249 p.
- "Sciences Humaines et Intégration Européenne", Collège d'Europe, Bruges.

Projet de "Déclaration"

CREATION, A GENEVE, D'UNE

ACADEMIE EUROPEENNE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

L'Europe, c'est la terre natale de Socrate et de Kant, de Shakespeare et de Goethe, de Michel-Ange et de Rembrandt, de Beethoven et de Mozart, de Tolstoï et de Pascal, de Copernic, d'Einstein et d'innombrables autres esprits qui, tout au long de près de trois millénaires, ont pétri une civilisation admirable par la diversité de ses expressions et l'unité profonde de son inspiration. Sur le tronc majestueux de l'arbre européen ont poussé des branches multiples dont l'éclatante variété forme un ensemble d'une foncière harmonie. L'âme des peuples européens est encore tout imprégnée de la sève vivante des vieilles cultures dont est faite leur civilisation.

L'édifice européen repose sur l'ordre intellectuel et juridique issu de l'antiquité gréco-latine. Il porte l'empreinte de la clarté, de l'équilibre et de la mesure. Et il se complète d'un ordre technologique dont les anciennes prémisses se sont épanouies, au cours des temps modernes, en une merveilleuse frondaison, surtout dans la partie septentrionale du continent. La clef de voûte de l'édifice, c'est l'ordre spirituel et moral inspiré du Sinaï et des Béatitudes, et qui marque l'Europe, dans ses profondeurs, de la rigueur de l'esprit et de la tendresse du coeur. C'est dans la foisonnante richesse de sa civilisation une et multiple que l'Europe se découvre une âme radieuse et cohérente.

Cet héritage est désormais menacé. Les luttes idéologiques qui déchirent l'humanité, et dont l'Europe a été le ténébreux berceau, l'émiettement politique du continent, les guerres fratricides, ainsi que l'apparition de superpuissances mondiales ont étouffé, peu à peu, la voix de l'Europe, particulièrement au cours des trente dernières années. Cet effacement est d'autant plus préjudiciable à l'humanité que celle-ci, pour une part, tourne à vide autour des mirages de l'univers mécanique qu'elle s'est constituée et, pour une autre, est livrée, impuissante, à d'atroces pénuries. La société moderne ne possède plus de finalité digne du fantastique

phénomène que l'être humain représente dans le cosmos. De sombres impasses la guettent. L'homme de cette fin de siècle et de millénaire devient de plus en plus morose et angoissé.

Il faut rendre sa voix à l'Europe. Et tout d'abord en lui faisant prendre conscience de l'héritage fabuleux qu'elle a reçu. S'il existe déjà des organes politiques et économiques communs en Europe qui tentent de coordonner les efforts d'édification d'une société plus humaine, il n'y a pas, par contre, d'institution européenne qui, s'appuyant sur l'immense richesse d'une civilisation au passé si prestigieux, puisse faire entendre un message d'espoir lucide et raisonnable face aux terribles défis du futur. La réunion des plus éminents esprits du continent dans une institution consacrée par le génie européen constituerait une haute autorité morale et un incomparable forum où l'Europe retrouverait une voix éclatante susceptible d'être perçue, en une époque cruciale, comme une servante de la conscience humaine.

Voici venu le temps de susciter la création d'une "ACADEMIE EUROPEENNE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS", symbole et témoin de la merveilleuse fécondité du continent qui a longtemps guidé la marche de l'humanité. L'Académie Européenne, institution de réflexion et de combat, et non pas de célébration et d'achèvement, contribuera puissamment à faire revivre, en Europe et dans le monde, la foi dans le pouvoir créateur de l'homme, au moment critique où s'impose l'immense tâche de substituer à un univers menacé d'entropie une nouvelle civilisation respectueuse des équilibres de vie sur la planète.

Dès qu'elle sera constituée, l'Académie Européenne pourra se pencher sur les brûlants problèmes auxquels l'humanité est confrontée, tels que l'affrontement Nord-Sud, le choc des idéologies, les droits de la personne humaine, la dégradation de l'environnement, la détresse des zones de grande pénurie, les manipulations génétiques, le nucléaire, l'affaïssement de valeurs pérennes. Les messages et les mises en garde qu'elle ferait entendre retentiraient dans le monde entier. De la sorte, sa haute autorité morale contribuerait à infléchir les événements à un moment de l'histoire où le pouvoir politique est désarmé face à la nouveauté des formidables défis auxquels l'humanité est exposée. L'ACADEMIE EUROPEENNE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS vient à son heure pour renforcer au cœur des hommes le sentiment d'espérance dont se nourrit leur destin.